DE L'INFLUENCE

DES

PRINCIPALES DOCTRINES MÉDICALES

SUR

LA THÉRAPEUTIQUE.

THÈSE soutenue au Concours ouvert en 1839, devant la Faculté de Médecine de Paris, pour une Chaire de Matière Médicale et de Thérapeutique,

PAR

C.-M.-S. SANDRAS,

DOCTEUR EN MÉDECINE ET AGRÉGÉ LIBRE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS, MÉDECIN DU BUREAU CENTRAL D'ADMISSION AUX HÔPITAUX, ET DU PREMIER DISPENSAIRE DE LA SOCIÉTÉ PHILANTROPIQUE, MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DE MÉDECINE DU DÉPARTEMENT DE LA SEINE, DE LA SOCIÉTÉ DES SCIENCES NATURELLES DE SEINE-ET-OISE, CHEVALIER DE LA LÉGION-D'HONNEUR, ETC.

PARIS,

IMPRIMERIE DE BELIN ET Cie, 55, RUE SAINTE-ANNE.

1839.

JUGES POUR LA FACULTÉ :

MM. Orfila, *président*.
Adelon.
Andral.
Cloquet.

MM. Dumas.
Pelletan.
Richard.
Bouillaud, *suppléant*.

POUR L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE :

MM. Emery.
Guéneau de Mussy.
Loiseleur des Longchamps.

MM. Mérat.
Cornac, *suppléant*.

COMPÉTITEURS :

MM. Baudrimont.
Bouchardat.
Casenave.
Cottereau.
Guérard.

MM. Martin Solon.
Requin.
Sandras.
Trousseau.

DE L'INFLUENCE

DES PRINCIPALES DOCTRINES MÉDICALES

SUR

LA THÉRAPEUTIQUE.

Comme art, il me semble que la thérapeutique n'est pas autre chose que l'application faite chaque jour aux cas particuliers des préceptes qui constituent la thérapeutique, comme science ; c'est la science mise en pratique.

Je crois pouvoir, en conséquence, négliger, dans ma question, ce qui regarde l'art de la thérapeutique pour m'occuper exclusivement de la thérapeutique comme science. Ce que j'aurai dit de l'une s'appliquera facilement et tout naturellement à l'autre.

Comme science, je définis la thérapeutique un ensemble de faits méthodiquement disposés, de manière à suggérer au médecin les meilleurs moyens à employer pour le traitement de chaque malade. Cette définition me paraît comprendre la thérapeutique tout entière, et la distingue suffisamment de toute autre partie de la médecine ; mais il est, à mon avis, nécessaire, pour lui donner toute l'utilité qu'elle comporte et qu'elle exige, de la compléter par quelques explications sur ce que j'entends par le mot *fait,* dont on use si souvent aujourd'hui, et qu'on comprend de tant de manières. Pour beaucoup de personnes, le fait n'est que le phénomène, un de ces accidents qui tombent sous les sens, qui sont constatés par celà seul qu'ils sont vus ; à mes yeux, au contraire, un fait scientifique n'est pas uniquement une chose si simple, si palpable, si évidente ; c'est une des choses les plus complexes, les plus difficiles à classer que l'on puisse rencontrer. Soit, en effet, que le médecin, aban-

donnant le malade à lui-même, se contente de noter tous les phénomènes qui se déroulent sous ses yeux, en vertu de la force dont la constitution humaine est douée, soit qu'il sorte de son rôle d'observateur et intervienne activement dans la scène à laquelle il assistait, le fait a toujours une partie morale, en quelque sorte appréciable seulement par induction, et qui échappe à nos sens. Il ne consiste pas seulement en ceci : que tel malade a reçu du quinquina, de l'émétique, ou bien qu'on lui a appliqué des sangsues à l'épigastre, puis, après cela, qu'il est mort ou qu'il a guéri ; ces accidents grossiers, matériels, tombent tous sous les sens, et ils font partie du fait scientifique. Rien ne serait plus facile à juger et à classer qu'un fait médical, si tout ce qui le regarde s'arrêtait là ; mais il y a, outre tout cela, mille circonstances inhérentes au fait, qui lui donnent sa valeur et qui ne peuvent pas en être séparées ; telles sont les circonstances de succession, de causalité, d'âge, d'habitudes, de constitution, de tempérament, d'influences extérieures, d'impulsions intérieures, toutes conditions sans lesquelles le fait ne serait pas, et qui en compliquent d'une manière bien embarrassante la notion, en modifient la valeur, en changent la place dans une distribution méthodique scientifique. Si l'on ajoute à ces incertitudes, issues de la partie impalpable du fait, qu'il n'y a pas un seul phénomène dont la signification ne soit contestable lorsque le médecin ne peut pas prévoir avec une grande probabilité analogique ce qui serait advenu du malade, s'il avait été abandonné à ses chances naturelles, ou s'il avait été traité autrement, on se fera à peine une idée de toutes les inconnues qu'il faut dégager, de toutes les choses obscures qu'il faut éclaircir, de toutes les choses difficiles à apprécier qu'il faut juger, avant qu'un fait puisse être mis à sa véritable place. La première portion d'un fait, sa matière, si l'on peut ainsi parler, frappe tous les yeux, arrive à l'esprit le moins attentif et le moins délié ; mais cette seconde partie, cette portion, en quelque sorte conditionnelle, outre qu'elle demande une attention et une pénétration peu communes, pour se laisser complètement saisir, exige encore, sous peine des plus grandes erreurs, un esprit libre des préjugés d'une routine antérieure, et surtout au-dessus de la tyrannie d'une doctrine hors de laquelle il n'y aurait pas de salut. Et c'est pourtant cette partie si importante des faits, que les systèmes forgent sans relâche ; c'est à elle qu'ils font prendre laborieusement la forme nécessaire pour que le fait puisse entrer comme élément dans l'édifice qu'ils veulent construire. La première partie du fait est inflexible et

rigide; elle résiste à tous les efforts, à toutes les séductions, à toutes les secousses. Malheureusement il n'en est pas de même de la seconde ; celle-ci se prête, comme une courtisanne, à toutes les caresses. Et de là, la facilité avec laquelle on soutient successivement toutes les théories, en répétant qu'on ne veut et qu'on ne cite que des faits. C'est qu'il serait difficile, en effet, de trouver une hypothèse qui refusât absolument de s'accorder avec les conditions de quelques faits. Des malades ont guéri dans tous les temps, dans tous les lieux, et, pour ainsi dire, par toutes les méthodes de traitement; la mort a fait des victimes parmi toutes sortes de malades, en tous lieux, en tout temps, quel que fût le traitement employé.

Ces réflexions me justifieront, ce me semble, suffisamment de ne pas regarder indistinctement comme *faits* toutes les histoires de maladies qu'on raconte, et surtout de chercher avec soin à distinguer dans un fait médical deux choses : 1° l'événement matériel, qui forme, à proprement parler, ce qu'on appelle trop souvent le fait; 2° les conditions nécessaires que le fait comporte avec lui, et par les circonstances dans lesquelles il s'est accompli, et par sa durée et par les phénomènes matériels concomitants, et par l'enchaînement des choses, toutes conditions qui font, aussi bien que les phénomènes matériels, partie intégrante d'un fait scientifique.

Ce sont des faits ainsi compris dont l'ensemble forme pour moi la science thérapeutique, à la condition qu'ils seront méthodiquement disposés, de manière à suggérer au médecin les meilleurs moyens à employer dans un cas donné. Cette disposition méthodique des faits, clé indispensable de toute science humaine, est ici d'une nécessité d'autant plus urgente que les éléments que le calcul du médecin doit mettre en jeu sont plus nombreux et plus difficiles à saisir. Eh quoi ! on sera sévère sur la méthode d'une science qui repose sur des faits aussi simples que possible, toujours identiques, toujours disposés à se répéter et à se multiplier à la volonté de l'expérimentateur, et on croira pouvoir prétendre à former un ensemble régulier, pouvoir arriver à prévoir avec quelque certitude des phénomènes futurs et contingents avec des éléments de calcul variables à l'infini, et sans avoir la précaution de les fixer d'avance à leur véritable place par une méthode inflexible. A mes yeux, une méthode, c'est-à-dire une doctrine qui utilise les phénomènes matériels des faits en classant et en appréciant les conditions qui ont été nécessaires à la production de ces phénomènes, me paraît la plus

indispensable des lois. C'est par une sage appréciation de la partie conditionnelle des faits, que ceux-ci me paraissent valoir quelque chose, pris individuellement; c'est par la méthode, par une classification régulière, qu'ils me paraissent, vus d'ensemble, susceptibles de fécondité et dignes du nom de science. Sans cet ordre logique, sans cette loi, les faits demeurent éternellement individuels; on ne voit point la dépendance dans laquelle ils sont les uns des autres; ils apparaissent, pour ainsi dire, sans raison d'être, sans antécédants ni conséquents, sans liaison avec le passé, sans espérance et sans pouvoir sur l'avenir. Sans cette loi souveraine, les phénomènes ont beau se succéder sous les yeux du médecin, sa raison ne peut pas tirer des conséquences de ce qu'il a vu. Alors, quelque bien caractérisés, quelque bien coordonnés qu'ils soient, les faits n'apportent pas plus d'expérience que si aucun ordre n'avait existé dans leur succession, aucune dépendance entre eux; c'est une stérilité infinie.

La thérapeutique est soumise, à cet égard, aux mêmes conditions que toutes les sciences humaines; car il n'en est pas une qui ne soit un ensemble de faits et de déductions logiques organisé de manière à permettre la prévision dans un certain ordre. La spécialité de chaque science est indiquée par le but qu'elle se propose, par l'espèce de prévision à laquelle elle s'attache, et en vue de laquelle les faits et les déductions logiques dont elle se compose sont organisés. J'ai donc eu soin d'indiquer le but de la thérapeutique dans la définition que j'en ai présentée.

Si nous nous demandons maintenant ce que nous devons entendre par ces mots : *principales doctrines médicales*, nous serons conduits inévitablement à rechercher ce que c'est qu'une doctrine médicale. Une doctrine médicale n'est certainement pas toute idée tombée dans la tête, exprimée par la bouche ou par la plume d'un médecin; ce n'est pas davantage toute imagination en vertu de laquelle des procédés quelconques sont employés pour le traitement des malades. Ici, et aujourd'hui, une *doctrine médicale* est quelque chose de plus sérieux; c'est la coordination méthodique des inductions et des conséquences d'un fait important, que l'auteur de la doctrine généralise. Une doctrine médicale peut aussi bien se rapporter à la physiologie qu'à la pathologie proprement dite, où même, à la fois, à l'une et à l'autre de ces deux branches de notre science.

C'est en effet ce qui a lieu pour la plupart des doctrines qui méritent le

surnom de principales, et qui ont, à diverses époques, bouleversé toute la thérapeutique ou dans ses agens ou dans son langage.

De notre définition de la thérapeutique résulte nécessairement ceci, que toute doctrine qui pourra influer sur elle, le fera à la fois et par les faits, c'est-à-dire par l'empirisme qu'elle invoque, et par la logique au moyen de laquelle on les généralise.

Sur ce point, nous ne manquerons pas de trouver encore l'histoire scientifique fidèle à toutes ses lois. Si une doctrine est sévère dans ses procédés logiques, si elle est rigoureuse sur l'admission du principe qui l'anime, elle aura nécessairement sur la thérapeutique l'influence de toute méthode philosophique bien organisée; si, au contraire, elle pèche par sa base, ou s'il y a quelque vice dans les déductions sur lesquelles elle se fonde, la thérapeutique qui en dépendra ne manquera pas de traduire fidèlement le défaut de la doctrine. Qu'on suppose, d'autre part, une doctrine solide par les faits dont elle résulte, et on ne pourra pas ne pas arriver par elle à une thérapeutique riche de faits et d'expériences. Des conditions contraires amèneraient des résultats qui ne le seraient pas moins. Pour toute doctrine, en effet, les faits ne valent que par l'ordre dans lequel on les a rangés; mais une fois que, sous le patronage de la doctrine, ils ont été introduits dans la thérapeutique, ils conservent pour celle-ci toute la valeur qu'ils y ont reçue.

Une doctrine influe donc sur la thérapeutique par les faits qu'elle y introduit, indépendamment de son influence comme doctrine.

Là se trouve tout le secret de l'influence philosophique des doctrines sur la thérapeutique. Mais d'autres considérations sont encore nécessaires pour se faire un tableau exact de cette influence telle qu'elle a été, telle même qu'elle se retrouve encore souvent. Il est incontestable, 1° que l'influence des doctrines médicales est toute puissante sur la thérapeutique, chaque fois que ces doctrines sont créées spécialement en vue de la thérapeutique; 2° que cette influence est presque toujours capitale sur la thérapeutique contemporaine, surtout lorsqu'elles remuent profondément les principes admis en physiologie et en pathologie, surtout lorsqu'étayées de l'autorité d'un grand nom, elles sont propagées avec enthousiasme et défendues avec opiniâtreté; 3° enfin, lorsqu'elles introduisent dans la science quelques résultats inattendus, ou quelque principe dont on n'avait pas encore deviné la portée. La thérapeutique n'a pas plus échappé que toutes les autres sciences humaines à ces

vicissitudes. Il est impossible de jeter les yeux sur l'histoire de la médecine sans faire de sérieuses réflexions sur la fragilité des systèmes, et sans regretter de trouver une mutabilité pour ainsi dire indéfinie là où les principes et les faits ne devraient jamais changer.

Pour déterminer la part d'influence que les principales doctrines médicales ont exercée sur la thérapeutique, il me semble rationnel de chercher d'abord à bien saisir le sens du mouvement imprimé à la science en question par chacune de ces doctrines, dans leur action la plus immédiate, et d'en mesurer l'étendue et la puissance par les oscillations de la thérapeutique contemporaine ; il suffit pour cela, connaissant le point d'où on est parti, de constater l'apparition d'une nouvelle doctrine dans le monde médical ; de voir comment il s'écarte alors brusquement de la ligne dans laquelle il se tenait, pour juger, par l'étendue de la déviation et par la puissance du mouvement, de l'influence exercée par la doctrine sur la thérapeutique. Mais il me semble que je n'aurais accompli qu'une partie de ma tâche, la partie en quelque sorte la plus grossière et la plus facile, si je me bornais à l'étude analytique de cette influence momentanée des doctrines sur la thérapeutique de certaines époques et de certains lieux.

Depuis le moment où elle a commencé d'être jusqu'à nos jours, la thérapeutique doit former, suivant la définition que j'en ai donnée, un ensemble de faits méthodiquement disposés de manière à suggérer au médecin les meilleurs moyens à employer pour un cas donné, et, dans sa longue et laborieuse existence, cet ensemble n'a pas seulement subi des changements momentanés, partiels, indépendants des changements antérieurs et postérieurs; il a, comme toutes les choses réglées par le pouvoir de la logique, subi des modifications régulières qui de rien l'ont fait, en définitif, ce qu'il est aujourd'hui.

Qui ne comprend que c'est par la part plus ou moins grande que chaque doctrine a pu laisser dans l'ensemble de l'écifice scientifique que l'on doit mesurer la reconnaissance que nous leur devons? Tous ces écarts successifs imprimés par le travail humain à la science dont nous nous occupons ici, ne sont-ils pas autant de filons, exploités à mesure qu'on les découvrait, pour nous enrichir? Ils ont eu, dans le moment de leur vogue, une valeur imaginaire, bien au-delà de leur valeur réelle ; mais, après l'exploitation, ils n'en ont pas moins laissé tous, dans la science, des faits et des idées, de telle sorte

qu'il est facile de trouver parmi les systèmes renversés tour à tour une sorte de loi progressive, la dernière doctrine partant de plus loin et allant plus haut que celles qui l'avaient précédée et qui la préparaient. Et c'est dans cette marche inégale et chancelante que nous avons à rechercher aujourd'hui l'influence des principales doctrines sur la thérapeutique.

Voilà de quelle manière je comprends la tâche qui m'a été imposée. J'ai travaillé jusqu'à présent à en bien préciser le sens, à en déterminer la portée; j'ai cherché à expliquer clairement ce que j'entends par le mot *thérapeutique*; j'ai tâché de faire voir ce que je comprends par ceux-ci : *principales doctrines médicales*; j'ai expliqué quels rapports entre la thérapeutique et les doctrines médicales me paraissent constituer l'influence exercée par celles-ci sur celles-là; j'ai fait pressentir comment cette influence me semble dépendante des faits présentés à l'appui de chaque doctrine, et des déductions logiques par lesquelles chaque doctrine lie ces faits; il ne me reste plus maintenant qu'à chercher dans l'histoire les éléments sur lesquels porte ma question, et dont l'étude attentive doit la résoudre.

Mais, pour parcourir cette longue série de doctrines et de réactions, quel ordre devons-nous adopter? Pouvons-nous nous contenter d'appeler tour-à-tour devant nous les systèmes les plus importants qui ont été proposés, pour comparer l'état antérieur de la science avec l'état dans lequel elle s'est trouvée après eux et déterminer ainsi les changements introduits par chaque doctrine dans la thérapeutique, et les traces qu'elle y aura laissées? Mais outre que ces doctrines sont presque toutes sorties les unes des autres, sans que, néanmoins, elles se soient suivies régulièrement dans leur filiation, on s'exposerait, en suivant l'ordre chronologique, à tomber dans des répétitions fastidieuses et inutiles, et il serait impossible d'échapper à ces deux inconvénients graves, ou bien de placer près l'un de l'autre des systèmes qui n'auraient pas d'autre analogie que le rapport du temps où ils auraient existé, ou d'autres fois d'éloigner des doctrines faites pour se rapprocher parce qu'elles descendent logiquement l'une de l'autre. D'ailleurs, une doctrine, quelle qu'elle soit, ne se fait pas d'un seul jet; elle n'existe pas dans un moment indivisible; il se passe quelquefois un demi-siècle et plus, depuis l'instant où elle était en germe dans la science, jusqu'à celui où elle s'est développée pour s'éteindre ensuite, en y laissant des traces plus ou moins marquées de son passage. Pendant tous ces changemens, ses principes et ses déductions subissent l'action

des faits et le travail de l'esprit humain; la doctrine, propagée par les uns, repoussée par les autres, en lutte avec le passé et avec le présent, en enfantement de l'avenir, se modifie et change sans cesse de forme, de manière qu'il est bien difficile de la saisir chronologiquement à une époque qui lui appartienne bien et qui n'appartienne qu'à elle. L'ordre chronologique ne sera donc pas celui que nous accepterons, parce que nous ne faisons pas ici une histoire de la médecine; nous préférerons un ordre qui nous mette plus immédiatement en rapport avec l'influence des doctrines sur la thérapeuthique.

Il est impossible, quand on embrasse d'une vue générale les principales doctrines médicales, de ne pas être frappé de l'analogie que présentent quelques-unes d'entre elles par le principe qui les fait vivre; ce principe n'est pas le même pour toutes; mais toutes remontent par l'analyse à trois ou quatre grands principes qu'elles reconnaissent comme loi suprême, et qui me paraissent propres chacun à nous livrer tout le secret de l'influence exercée sur la thérapeutique par les doctrines qui les invoquent. Ainsi, on ne peut s'empêcher de voir que les doctrines médicales sont dominées toutes par un principe de *physique,* de *chimie,* ou de *vitalisme*; il est impossible de n'être pas frappé aussi, au premier abord, de l'influence que chacun de ces principes doit avoir sur la thérapeuthique. Il me paraît par conséquent raisonnable d'adopter cette première division pour mettre de l'ordre dans ce que nous devons dire de l'influence des doctrines sur la thérapeuthique.

Nous diviserons donc d'abord les doctrines médicales en trois classes, d'après le principe qu'elles ont adopté. Chacune de ces grandes classes nous offrira d'ailleurs des subdivisions particulières dont nous nous occuperons successivement. Je trouve à cette manière le grand avantage de réunir les doctrines par leurs analogies les plus frappantes; et, s'il est vrai que nous y perdions quelque chose, sous le rapport de l'exactitude chronologique et de la connaissance de l'antagonisme qui a existé entre elles, cette perte est bien compensée par la netteté que l'ordre que j'adopte laisse dans notre esprit sur la filiation des doctrines et sur l'influence de chacune d'elles sur la thérapeutique.

Je sais bien qu'il y a une première distinction toute faite, et généralement admise sur les médecins; qu'on les divise ordinairement en empiriques et en dogmatistes : cette distinction, qui va au cœur de mon sujet, et qui me délivrerait d'un trait de plume des écoles empiriques, qui ne sont pas explici-

tement comprises dans la question que je traite, ne me paraît pas devoir être adoptée, et voici mes raisons. Toutes les doctrines sans exception se composent de faits et de l'arrangement au moyen duquel on les vivifie. Or, le fait est l'empirisme, l'arrangement c'est la doctrine ; toute doctrine médicale est donc à la fois dogmatique et empirique : de là, l'impossibilité de rencontrer une doctrine sans empirisme, un empirisme sans doctrine ; de là surtout, la nécessité de reconnaître à toute doctrine une double raison de faire du bien ou du mal dans la thérapeuthique; d'une part par les faits, d'autre part, par la méthode. Cette raison, à laquelle je n'avais pas cru devoir me rendre, lorsque en 1832, je publiai, dans *les Transactions médicales*, un mémoire sur *l'Empirisme et les Théories medicales dans leurs rapports avec la thérapeutique*, me paraît ajourd'hui beaucoup plus importante que je ne le jugeais alors; et je ne crois pouvoir mieux faire que d'étudier d'abord les doctrines d'après l'espèce de principe qui les gouverne, et de rechercher ensuite ce qu'elles ont laissé dans la science, et par les faits et par la méthode qui leur ont appartenus.

C'est pour cela que nous allons les distinguer en doctrines

Des physiciens,

Des chimistes,

Des vitalistes.

Cette division, représentant d'une manière très générale les trois grands principes sur lesquels l'imagination des hommes a fait rouler tous les événemens de la maladie et de la santé, je les subdiviserai d'ailleurs autant qu'il sera nécessaire pour présenter aussi complet qu'il est utile le tableau des opinions et des doctrines médicales de quelque importance.

Physiciens.

Les physiciens ont cherché à rendre raison de tous les faits observés dans le jeu des organes vivans par des propriétés identiques à celles de toute matière; ils ont cru et professé que les corps organisés, doués de vie, étaient gouvernés et mus par les lois et les principes qui meuvent tous les corps de la nature en général.

Nous devons les distinguer suivant l'espèce de compte que leur imagination a voulu se rendre des faits physiologiques, pathologiques et thérapeutiques.

1°. En physiciens solidistes ;

2°. En physiciens humoristes ;

3°. En physiciens électro-physiologistes.

A la première classe appartiennent, Asclépiade, les méthodistes, Thémison, Cœlius-Aurelianus et les partisans mathématiciens de la médecine moléculaire. A la seconde, Erasistrate, Boerhaave, et les partisans microscopistes de la médecine moléculaire. A la troisième enfin Keill, Marcus et les polaristes modernes.

Physiciens solidistes,

Asclépiade voyait le corps humain composé de molécules, laissant entre elles des interstices, des pores dans lesquels se mouvaient des corps plus ténus, la chaleur, les esprits, le sang et les humeurs. La santé dépend, selon lui, du rapport nécessaire entre la grandeur des pores et la grosseur de ces petits corps, et les maladies ou d'un vice des pores trop grands ou trop étroits ou d'un vice de ces petits corps trop gros ou trop menus, ou enfin du mélange de ces petits corps les uns avec les autres. La thérapeutique à déduire logiquement de cette doctrine aurait dû consister à chercher le rétablissement de ces élémens de l'organisme dans l'état normal tel qu'on l'avait supposé ; mais Asclépiade ne voulait pas d'une logique si sévère ; il cherchait plutôt une médecine agréable à ses malades et se bornait à des moyens hygiéniques : il est l'inventeur du fameux citô, tutô, jucundè.

Les méthodistes qui commencèrent par Thémison, disciple d'Asclépiade voyaient toutes nos parties ou trop tendues, (strictum) ou trop relâchées (laxum), ou tendues d'un côté pendant qu'elles étaient relâchées de l'autre (mixtum); de là toutes les maladies et la nécessité de considérer tous les remèdes comme relâchans ou resserrans. Il faut remarquer d'ailleurs que dans leur manière de voir, ils ne faisaient entrer pour rien les forces vitales ; ils supposaient simplement les conditions physiques que leur langage exprime. Cœlius Aurelianus, celui des méthodistes que nous connaissons le mieux, traite séparément des maladies aiguës et des maladies chroniques. Selon lui, lorsque les fluides sont retenus, qu'il y a tension, tuméfaction, raideur, augmentation de volume d'une ou plusieurs parties, la maladie appartient au genre *strictum;* l'état pathologique contraire tient au *laxum ;* quand il y a d'un côté tuméfac-

tion, raideur et rétention des fluides, pendant que ces fluides s'écoulent d'une autre région, cet état composé doit être attribué au *mixtum*. Le *mixtum* comprend encore les cas où une partie fournit un flux quelconque, sans perdre son état de tension et sans diminuer de volume. Cœlius Aurelianus décrit d'ailleurs avec soin la plupart des maladies. Quand il s'agit de procéder au traitement, il s'attache à trouver des indications, dans l'état général du corps, c'est-à-dire dans le *strictum*, le *laxum*, le *mixtum*, causes premières, suivant les méthodistes, de la maladie. Comme Asclépiade, il donnait la plus grande attention aux soins hygiéniques et usait comme moyens relâchans de la saignée, des fomentations relâchantes, des cataplasmes; comme moyens resserrans du froid, des subtances astringentes et d'alimens de même sorte. Pour les maladies chroniques, les méthodistes avaient inventé une sorte de médication cyclique très-compliquée, et à laquelle on faisait procéder le malade de plus fort en plus fort, comme on le disait, jusqu'à récorporation complète.

Enfin les iatro-mécaniciens ne faisaient qu'étudier l'impulsion donnée aux liquides par les vaisseaux et la grosseur des molécules. Leur thérapeutique consistait à relâcher les vaisseaux et le cœur pour diminuer leur force d'impulsion ou bien à élargir ou rétrécir le calibre des vaisseaux toujours avec des intentions toutes physiques. Ces médecins ne voyaient donc en définitive dans la physiologie, qu'un seul phénomène, tension convenable des solides, dans la pathologie que l'excès ou le défaut de tension, dans la thérapeutique que la recherche des moyens propres à augmenter ou à diminuer cette tension.

Pour nous, que l'étude de l'anatomie, de la physiologie ont conduits à voir dans la santé, dans la maladie, dans la thérapeutique, autre chose que ces propriétés physiques, nous sommes obligés d'admettre dans les corps organisés un principe que ces médecins ne reconnaissaient pas. L'adoption exclusive de pareilles idées nous semblerait absurde, et nous pensons, par conséquent, que des théories aussi vides de preuves, aussi peu d'accord avec tous les faits, n'étaient propres qu'à influer d'une manière très-fâcheuse sur la thérapeutique et à en ralentir notablement les progrès; parce que c'était mettre une supposition que rien ne prouvait à la place des phénomènes de la nature, c'était détruire toutes les observations, c'était élever sur les ruines d'un empirisme raisonnable et utile un dogmatisme étroit; il faut avouer cependant qu'en ne considérant pas cette idée comme exclusive, on peut y trouver quelque chose

de bon. Ces états de tension et de relâchement existent réellement ; il suffit de toucher deux sujets différens pour savoir que nos tissus ont des degrés de tension différens ; l'un aura des chairs fermes, l'autre des chairs flasques et molles ; il suffit de comparer le même corps organisé qui vient d'être soumis par exemple à un bain tiède prolongé, et le même corps organisé qui viendrait d'être soumis à une application de glace également prolongée, pour se convaincre que des moyens tout physiques peuvent produire sur les tissus de la tension ou du relâchement. Sur ces exemples, on objectera bien sans doute que la propriété particulière aux corps organisés, a été modifiée d'une part par l'impresion du bain tiède, d'autre part par l'impression du froid, mais on ne peut s'empêcher de reconnaître que l'action physique de ces agens extérieurs entre pour beaucoup dans l'étude de leurs propriétés. Si on doutait encore, il suffirait d'appliquer les mêmes moyens à des corps organisés, mais privés de vie, c'est-à-dire présentant matériellement les mêmes propriétés que les corps vivans, mais en différant par ceci que la vitalité y serait éteinte, le cadavre offrirait comme les corps organisés vivans, ou un relâchement ou une tension plus ou moins marqué ; il suffit pour s'en convaincre de voir l'effet produit sur les cadavres par une dissolution d'alun, de sublimé corrosif, de glace ; ou par une macération dans l'eau tiède. En thérapeutique, l'application de ces moyens extérieurs est trop souvent avantageuse pour qu'on ne fasse pas attention à ces propriétés et à ces modifications toutes physiques, et par conséquent pour être juste, il faut reconnaître que les physiciens solidistes ont laissé quelque chose d'utile en thérapeutique. Le système était vicieux comme théorie générale et exclusive, mais les applications empiriques ont servi plus utilement la médecine que la doctrine qui les conseillait.

Physiciens humoristes.

Il est assez remarquable que la doctrine des physiciens humoristes ait commencé par un des hommes à qui l'anatomie doit le plus, par Erasistrate. Selon lui la fièvre dépend de la pléthore ; le sang trop abondant dans les veines se précipite dans les artères et en chasse le pneuma qu'elles contiennent ordinairement. Outre la plénitude générale des veines, Erasistrate admettait des plénitudes locales, par les quelles il expliquait quelques maladies. Sa

thérapeutique était assez conséquente avec sa doctrine; il ne tirait pas volontiers du sang dans la crainte de faire passer ce liquide des veines dans les artères; mais il ordonnait des vomitifs pour combattre certaines pléthores, l'abstinence, le régime végétal et les sueurs dans le bain chaud. Il insistait beaucoup, d'après Galien, par qui seul nous connaissons les dogmes d'Erasistrate, sur un régime sévère.

Pour arriver à un physicien humoriste qui ait joui dans la science d'une grande influence, il faut remonter d'Erasistrate à Boerhaave. Boerhaave quelque peu vitaliste dans la plus petite partie de sa doctrine, est à la tête des physiciens humoristes, quand on le considère comme auteur influent sur la thérapeutique de son époque; et c'est surtout de ce point de vue que nous devons l'étudier parce que l'action qu'il a exercée sur notre science tient à sa doctrine beaucoup plus qu'à sa pratique.

Il admet des maladies par fibres lâches, par fibres sèches et des maladies par excès du mouvement circulatoire; mais là s'arrête le solidisme quecomporte sa doctrine; et il se place parmi les humoristes les plus décidés en ajoutant immédiatement que dans les maladies par fibres lâches, les fluides sont trop aqueux, trop visqueux; d'où résultent des stagnations et une tendance à la putridité et à la cacochimie; de là des phthisies, des hydropisies, des ruptures de vaisseaux érodés par des liquides devenus âcres. A cet état Boerhaave oppose un régime propre à dessécher la fibre et à lui donner de la force. Dans les maladies par excès de rigidité suivant le même auteur, la fibre se resserre et arrête la circulation, d'où coagulation et rupture de vaisseaux et hémorrhagie par suite des efforts du cœur contre ces sortes d'obstacles; de là encore tendance à la putridité. Contre cet état, Boerhaave conseille un régime humectant avec quelques stimulans propres à réveiller les fibres engourdies. Dans les maladies par excès du mouvement circulatoire, il se fonde sur des découvertes microscopiques pour représenter les globules du sang comme trop abondans, trop épais ou trop ténus, et s'engageant dans des vaisseaux où ils ne doivent pas parvenir; là ils forment à la circulation des obstacles que le cœur cherche à vaincre, ce qui produit la fièvre. Puis le sang devient âcre, salé, acide, alcalin, putride, pendant que celui des autres vaisseaux altéré par la fièvre est aussi poussé par l'impulsion du cœur dans les plus petits vaisseaux qu'il distend et qu'il déchire. A ce genre d'altération, Boerhaave oppose les adoucissans, les diluans, les aqueux, et les rafraîchissans. Outre ces

trois états il admet encore des vices spontanés des humeurs ; un état de crudité, un état glutineux; un état alcalin ; auxquels ils oppose des remèdes et des alimens qui lui paraissent, d'après sa théorie, propres à remédier physiquement à ces états des humeurs. Enfin, il croit encore à des maladies par défaut de circulation et pléthore, et, ici, comme dans les états précédens, les choses se terminent toujours par la stagnation et une certaine tendance à la putridité. Le coup d'œil que nous avons jeté sur Boerhaave nous l'a montré occupé de recherches microscopiques sur les molécules des humeurs ; l'impulsion qu'il a donnée à la médecine dans ce sens, ne fut pas perdue pour ses contemporains ; sous sa direction, l'école microscopique crut constater des altérations primitives des humeurs par l'introduction de corpulcules étrangèrs qui dénaturent les globules du sang, altérent leur forme et les forcent ainsi ou à couler trop facilement ou à s'arrêter dans certains canaux devenus trop étroits pour eux, pendant que le cœur, redoublant d'efforts, pousse des molécules rouges dans des vaisseaux qui ne devaient recevoir que de la lymphe ou d'autres liquides aussi ténus. Il tire ses indications : 1° de l'état des forces qu'il faut soutenir. 2° De l'âcreté morbifique qu'il faut émousser. 3° De la tenacité des humeurs qu'il faut dissoudre. Ces principes jugent sa doctrine et sa thérapeutique, au moins comme théoricien.

Physiciens electro-physiologistes.

Keill essaya le premier, mais sans succès, une doctrine fondée sur l'attraction Newtonienne. Cabanis avait émis quelques opinions assez en rapport avec celles de Keill sans s'attacher cependant à en faire une théorie. Il fut dans ces derniers temps enfin réservé à MM. Marcus, Burdach, Willbrandt, Artman, Hildenbrand, Lenhosseck de produire quelque chose de plus complet, sinon de plus clair. Willbrandt qui a publié une sorte d'exposition de ces doctrines obscures, est resté jusqu'à présent sans influence marquée sur la thérapeutique.

En étudiant la théorie des polaristes, on est porté à croire qu'elle introduirait en thérapeutique de grands changemens, le temps seul permettra de juger si elle ne veut que remplacer par des explications subtiles les explications incomplètes que nous connaissons, et *adhuc sub judice lis est.*

Doctrines chimiques,

Nous avons vu les doctrines physiques s'introduire dans la médecine sous des formes nouvelles à mesure que la physique faisait des progrès. Aussitôt que cette science eut quelques principes dérivés du calcul, elle en gratifia la médecine et la soumit aux mathématiques. Quand le microscope découvrit aux physiciens un nouveau monde, la médecine devint moléculaire et le microscope créa sa doctrine médicale. Tout récemment enfin la théorie électro-chimique était à peine éclose en physique, qu'elle tentait déjà de s'introduire dans les corps organisés. On doit donc peu s'étonner de voir la chimie suivre les mêmes erremens. Il est inutile de remonter aux époques anciennes pour connaître les applications de la chimie à la médecine. Les anciens qui ne connaissaient pas la première de ces sciences, n'ont pas pu avoir de doctrine qui en fût issue. A la naissance de l'alchimie et des sciences, les doctrines chimiques apparurent aussitôt, et pendant quelque temps, on ne chercha plus des agents thérapeutiques que dans la science privilégiée. A l'alcalescence en opposa les acides; à la putridité, des anti-septiques chimiques ; à l'acidité des alcalis. C'était raisonner conséquemment et rien n'aurait été plus rigoureux, ni plus sage que cette thérapeutique si rien n'avait été plus vrai que la doctrine qui en était le principe.

Malheureusement, à l'exception d'un très-petit nombre de faits bien basés, l'immense majorité de ceux sur lesquels la doctrine était fondée, sont loin de justifier à nos yeux les procédés thérapeutiques des médecins chimistes et la chose en est au point maintenant que, malgré les immenses conquêtes de la chimie moderne, nous ne savons pas toujours au juste si tels ou tels produits de sécrétion sont acides ou alcalins. Que pouvons-nous donc penser des essais informes, des rêveries et des prétentions de Paracelse? des théories de Vanhelmont et de Sylvius de Leboë? Même en supposant qu'il y eût quelque chose de réel dans leurs hypothèses, en admettant qu'elles pussent faire connaître un jour les modifications des humeurs dans leur composition chimique, peut-on espérer de fonder jamais, sur ces découvertes, une thérapeutique comme l'entendaient les premiers chimistes? Il suffit d'avoir quelques notions sur la composition complèxe des organes, sur le mélange des différens élémens qui les constituent et sur les modifications que subissent sous l'influence

de certaines altérations pathologiques les organes et les matériaux avec lesquels ils sont en rapport ; il suffit de savoir que les produits n'en sont jamais simples, qu'ils sont au contraire toujours mêlés les uns avec les autres, de sorte qu'il est difficile de savoir précisément à quel organe où à quel produit spécial on doit rapporter telle ou telle propriété chimique, pour demeurer convaincu que la thérapeutique est impossible à la manière des premiers médecins chimistes. Certainement on peut prévoir le temps ou les chimistes modernes se prévaudront aussi de quelque doctrine capable de renouveler la face de notre thérapeutique. On sait déjà maintenant que, lorsqu'il s'agit d'attaquer un produit susceptible de devenir lui-même cause de maladie, on peut invoquer avec succès les conseils de la chimie ; c'est une question aujourd'hui chimiquement jugée par la guérison de certaines gravelles en changeant la nature de l'urine ; on peut s'opposer chimiquement à des altérations causées par du pus vicié en décomposant ce pus. Mais, jusqu'à présent, quand on veut aller plus loin, on trouve bientôt devant soi des obstacles insurmontables. Il est utile peut-être de répéter en ce moment où quelques personnes réclament avec tant d'instance l'étude chimique des humeurs dans les différents états de l'organisme que les humeurs sont toujours un produit des solides, que leur composition dépend le plus souvent de l'état du malade qui les fournit, que c'est sur les solides et surtout sur les propriétés vitales, que les agents thérapeutiques portent leur action ; enfin que, comme tout système de pathologie basé uniquement sur les altérations des humeurs ne pourrait être généralement vrai, tout système de thérapeutique qui sortirait d'une telle théorie, serait un système dangereux. Loin de moi, la pensée de nier la grande utilité que peuvent avoir des recherches chimiques sagement faites et sagement appliquées à la pathologie et à la thérapeutique; mais, jusqu'à présent, la thérapeutique chimique compte encore une foule de *desiderata*.

Doctrines des vitalistes.

Dès les premiers temps de la médecine, on pensa que les corps organisés étaient soumis à quelques forces particulières et l'observation la plus simple dut confirmer bientôt ces premières prévisions. Hippocrate avait donné à cette

force le nom de *principe intérieur d'impulsion* (ενορμον), Aristote celui de *puissance de mouvement et de production* (δυναμις κινητικηκαι γηνητικη), Galien celui de *force vitale* (δυναμις ζωτικη). Mais tous trois n'avaient fait que l'entrevoir; ils n'en avaient parlé qu'en passant et pour ainsi dire au hasard, sans tirer parti de leur découverte, ni pour l'explication des phénomènes physiologiques, ni pour la pathologie, ni pour la thérapeutique. Leurs successeurs n'avancèrent pas beaucoup la science sous ce rapport, et ce n'est qu'à la renaissance de la civilisation européenne que cette idée reparut dans la médecine où elle n'a cessé de s'agrandir au point de dominer aujourd'hui la science tout entière. On conçoit, en effet, sans difficulté, quelle immense influence dut avoir sur la thérapeutique l'introduction de cette force dans les doctrines médicales; c'est par elle que les thérapeutiques physique et chimique furent incessamment sapées; c'est à cause d'elle qu'on trouva dans les remèdes des agents non plus destinés à changer grossièrement la forme des tissus, ou bien à remédier à leur changement chimique, mais au contraire des agents modificateurs des propriétés exclusivement attribuées aux corps vivants. En présence de cette force, tous les remèdes se trouvèrent nécessairement impuissants ou dangereux, lorsqu'ils ne se trouvèrent pas dans un rapport convenable avec elle. Toutes les doctrines prirent plus ou moins la force vitale pour leur point de départ et ceux mêmes qui la nient, comme les électro-physiologistes, la remplacèrent forcément par quelqu'autre agent analogue dans sa nature supposée et identique dans le développement de sa puissance.

Avant d'aller plus loin dans l'étude des doctrines décidément *humoro, solido-vitalistes* ou *éclectiques*, nous allons jeter d'abord un coup-d'œil sur les doctrines plus confuses des premiers temps de la médecine qui ont été basées sur ce principe et qui propagées sous les noms d'Hippocrate, de Celse, de Galien et de quelques autres, présidèrent à toute la thérapeutique, jusque dans les siècles derniers.

Il est inutile, en effet, de remonter au-delà d'Hippocrate pour prendre une idée nette de l'influence des doctrines médicales sur la thérapeutique. Nous savons trop peu de chose sur ces premiers jours de la médecine pour que des recherches si ténébreuses soient bien intéressantes, et d'ailleurs ce qui nous en reste ne nous laisse pas regretter beaucoup ce que nous n'en connaissons pas. On écrivait sans ordre, à la suite les uns des autres, quelques-

uns des symptômes qui avaient le plus frappé l'observateur, et on mettait en regard les remèdes employés, avec ces mots : *et il guérit.* On n'avait d'ailleurs aucun égard au temps de la maladie dont on ne connaissait pas la marche, ni aux particularités des personnes malades que l'on n'était pas à même d'apprécier; enfin rien n'était plus vague que le choix des moyens thérapeutipues, de sorte qu'il était tout-à-fait impossible de débrouiller, dans la guérison ce qui appartenait à la marche ordinaire et régulière de la nature et ce qui aurait pu dépendre du remède.

Hippocrate, dans les traités qui lui sont le plus généralement attribués, présente déjà, pour la médecine, un progrès notable. Sans raisonner avec toute la rigueur qu'exige une science plus avancée, il pose déjà presqu'une doctrine complète sur la pathologie : il croit à la crudité et à la coction ; il regarde la fièvre comme un travail élaborateur d'une matière morbifique, il respecte des époques critiques ; il fait consister l'art de guérir dans l'art d'évacuer ce qui doit l'être, quand cela doit l'être et par les voies que la nature indique, mais outre cette gloire qui lui est propre et qui le justifie d'avoir dit, sur la médecine de son temps, qu'elle a tout ce qu'il faut pour être une science, un principe et une méthode, on ne peut s'empêcher de reconnaître que, par la forme même de la doctrine, il devait exercer une grande influence sur la thérapeutique. Obligé par sa manière de raisonner d'avoir toujours ce double but dans sa pratique, d'une part, de bien déterminer le cas où le remède a été utile, d'autre part, de travailler à préciser par quelle vertu le remède a agi, par quelle action il a soulagé, il décrit, avec autant d'exactitude qu'il était alors possible d'en avoir, l'ensemble des phénomènes morbides auxquels il a eu affaire et l'ensemble des phénomènes thérapeutiques qui ont succédé à l'emploi de tel ou tel moyen.

Observateur attentif, il décrit avec soin un grand nombre de maladies par la plupart de leurs symptômes extérieurs les plus apparents ; il les rassemble et en forme un tout assez semblable à ce qui se rencontre le plus souvent ; il commence à voir dans cet ensemble de symptômes une marche, une tendance vers un but déterminé ; ses descriptions deviennent plus complètes ; le cadre des maladies s'étend à ses regards, et déjà l'on reconnaît quelques rapprochements entre les affections et l'intention d'en faire des groupes liés par leurs analogies ; mais combien reste-t-il encore d'imperfections dans ses descriptions ! Combien de phénomènes accessoires pris pour des phénomènes prin-

cipaux! Combien de détails importants complètement négligés! Il apperçoit, à la vérité, une certaine tendance dans la maladie; mais il se hâte trop de généraliser une observation, quelquefois vraie, mais trop souvent, et dans ses écrits mêmes, démentie par les faits. Telle est l'opinion que les progrès de la médecine nous forcent à nous former de ses ouvrages; nous reconnaissons la supériorité du génie observateur de ce grand homme; mais, malgré les vingt siècles qui l'ont divinisé, malgré le jugement consacré, pour ainsi dire, sur son compte par l'admiration de tous les temps et presque de tous les hommes, nous n'en sommes pas moins forcé de convenir que l'art d'observer était encore dans l'enfance.

En nous renfermant dans le sujet qui nous occupe, et en considérant ce grand homme comme descripteur de groupes de symptômes, nous trouverons dans son Traité des Maladies plusieurs observations et un grand nombre d'affections assez bien caractérisées et remarquables par l'ordre avec lequel elles sont encore énoncées. On doit blâmer l'admiration à toute outrance, longtemps professée à son égard pour des choses qui, par elles-mêmes, ne la justifient pas; mais on ne peut s'empêcher de louer, dans une juste mesure, l'homme qui, le premier, conçut bien le plan d'une maladie; car, il faut le dire, c'est dans ces traités d'Hippocrate que se trouve le germe de toute médecine d'observation. Service immense, et que la philosophie ne doit pas oublier.

Sous le rapport de l'observation empirique des remèdes, il est difficile de bien juger Hippocrate. Ses ouvrages fourmillent de recettes; toutes les affections y peuvent trouver quelques remèdes; mais il y aurait de la témérité à prononcer sur leur valeur réelle. De ces remèdes, les uns, même en assez grand nombre, nous sont complètement inconnus; d'autres n'ont pas été essayés convenablement; mais on peut dire aussi qu'un assez grand nombre d'entre eux sont encore usités et utilement employés. Ce service éminent, rendu à la science, est beaucoup moins glorieux cependant pour Hippocrate qu'un autre, moins frappant au premier coup-d'œil, mais non moins réel et beaucoup plus important.

C'est qu'il ne conseille point de remèdes mystérieux; c'est que les remèdes qu'il désigne, il les choisit, non pas par une superstition ridicule, par faiblesse de raison, mais parce qu'il leur croit une action physiologique marquée. Là se trouve véritablement un progrès de l'art; là se trouve consacré un bon principe, celui de l'observation des effets physiologiques d'un médicament empi-

riquement donné pour en tirer, par analogie, l'application aux cas semblables. Nul n'a mieux fait sentir qu'Hyppocrate dans son Traité de l'Épilepsie, le ridicule des pratiques superstitieuses de tous les temps, et n'a mieux fait valoir dans tous ses écrits l'application de la raison et de la philosophie à la médecine. Comme empirique, il ne voit pas toujours au juste la valeur des moyens thérapeutiques ; il s'en exagère quelquefois la puissance, et commet quelques erreurs de détail ; mais aussi il offre partout le modèle d'une sagesse d'expérimentation bien propre à avancer rapidement la science, si les siècles suivants n'avaient pas perdu cette trace précieuse en courant après des théories qu'Hippocrate aurait certainement dédaignées.

Le plus illustre et le plus influent des médecins qui exploitèrent la doctrine d'Hippocrate fut sans contredit Galien ; fort de l'espèce de subtilité scolastique qui formait presque seule la philosophie de son temps, il prit et introduisit en médecine à la fois les principes de Platon et ceux d'Aristote, en même temps qu'il s'attacha à quintessencier, en quelque sorte, les doctrines d'Hippocrate. Suivant lui, chaque viscère a la propriété particulière d'attirer ce qui lui convient et ce qui est nécessaire à la nutrition du corps ; cette force agit jusqu'à ce que le viscère soit rassasié ; alors la matière attirée éprouve une assimilation qui la rend propre à alimenter le corps ou à être expulsée au dehors ; puis, imitant Aristote, il distingue les principes des corps de leurs éléments ; c'est des éléments que dépendent les qualités premières des corps, et leur mélange (κρασις) *tempéries* constitue les qualités secondaires qui frappent les sens.

Les quatre humeurs cardinales du corps sont en parfaite harmonie avec ces qualités. Le sang n'est constitué que par les qualités premières, c'est-à-dire que les éléments s'y trouvent renfermés de manière à ce qu'il n'y en ait pas un seul d'entre eux qui prédomine ; au contraire, l'eau surabonde dans la pituite, le feu dans la bile et la terre dans l'atrabile. Galien roule d'ailleurs dans ce cercle vicieux perpétuel, l'humeur excrétée sert de preuves aux conditions qui la produisent, ou ces conditions servent de preuves à l'existence de l'humeur. Les maladies sont des états contre nature des parties similaires et simples ou des organes eux-mêmes ; celles des parties similaires proviennent en général du défaut de proportion entre les éléments dont un seul ou deux à la fois prédominent. De là, naissent huit dyscrasies différentes ; quant aux affections des organes, elles tiennent au nombre, à la figure, à la quantité

ou à la situation des parties. Galien donne à toute altération des humeurs le nom de putridité ; celle-ci a lieu chaque fois qu'une humeur en stagnation est exposée à une haute température sans s'évaporer. Dans chaque fièvre, il existe une espèce de putridité que développe une chaleur contre nature, laquelle devient cause de la fièvre ; parce que le cœur et par suite le système artériel y prennent part. Toutes les fièvres à l'exception de l'éphémère proviennent d'une dégénérescence des humeurs. Galien porte des idées analogues dans sa théorie de la matière médicale ; il explique les vertus des médicaments par les qualités premières, à la connaissance desquelles on parvient par celles des qualités secondaires. Chacune de ces qualités a d'ailleurs quatre degrés; c'est par ces qualités ou leurs combinaisons que les médicaments opèrent, ce qui produit leurs vertus. Il établit en outre sur les qualités premières une distinction en ce qu'il les trouve aux médicamens, ou actuellement ou potentiellement. Il veut aussi que l'on ait égard à l'attraction spécifique que chaque viscère exerce sur tel ou tel médicament, attraction qui tient à la similitude des qualités élémentaires du médicament et du viscère.

Sa thérapeutique générale est fondée sur deux maximes : 1° la maladie est quelque chose de contraire à la nature, elle doit être combattue par ce qui est contraire à la maladie ; 2° la nature doit être conservée par ce qui a du rapport avec la nature. Suivant lui, enfin, le principal avantage des dogmatiques sur les empiriques est la doctrine des indications qui réunit judicieusement l'expérience à la théorie. Il veut qu'on tire l'indication de l'essence de la maladie, et lorsqu'on ne peut parvenir à reconnaître cette essence, de la saison, de la constitution atmosphérique ou individuelle, du genre de vie, de l'état des forces, et quelquefois mais fort rarement, des symptômes.

Sans les imaginations injustifiables dont Galien avait embrouillé sa pathogénie et dont furent infectées toutes les doctrines médicales qui allèrent puiser à cette source, sa doctrine des indications aurait pu certainement exercer la plus grande et la plus utile influence sur la thérapeutique. Parti malheureusement des mêmes idées qu'Hippocrate sur le chaud, le froid, le sec et l'humide il a dû malheureusement aussi arriver pour la pratique aux mêmes conclusions que son maître, et, quoiqu'il y ait peut-être quelqu'injustice de dire de lui avec Borden qu'il plongea la science dans un bourbier d'où sortirent des milliers d'insectes, puis la poussière de l'école, on ne peut s'empêcher de trouver, dans les subtilités et dans le jargon presque inintelligible

dont ses ouvrages sont remplis, une source féconde en arguties misérables et la cause première de la plupart des hypothèses humorales sur lesquelles disputèrent les docteurs des siècles d'ignorance et de barbarie ; on ne peut s'empêcher de voir, dans la domination sur les esprits que Galien dut à ses défauts beaucoup plus qu'à quelques bonnes idées répandues çà et là dans ses ouvrages et négligées par ceux qui l'ont tant commenté, on ne peut s'empêcher de reconnaître, dis-je, dans sa domination, l'une des causes qui se sont le plus opposées lors de la renaissance des sciences, aux progrès que la médecine pouvait faire.

Par quelques unes de ses idées, s'il avait su en tirer parti lui-même ou s'il n'avait pas pris soin lui-même de les noyer dans un déluge d'arguties dialectiques, Galien aurait pu influer, de la manière la plus heureuse, sur les doctrines médicales et sur la thérapeutique ; en réalité, son passage et son règne dans nos écoles n'ont pour ainsi dire été signalés que par un jargon sans idée, des disputes inintelligibles et une polypharmacie pitoyable. Le bon sens public a fait justice avec Molière des derniers Galénistes.

N'oublions pas, dans une question si grave pour la thérapeutique et si importante pour les doctrines qui l'ont amenée au point où nous la voyons, de mentionner en passant, et la lumière jetée sur notre science par Descartes et Bacon et les richesses dont elle a été dotée par les épidémistes et les expérimentateurs des quizième et seizième siècles.

Quant aux deux premiers, comme s'il était dans la destinée de ces deux grands hommes de ranimer par une seule idée toutes les sciences humaines, l'impulsion qu'ils ont donnée s'est fait sentir non-seulement dans la philosophie verbeuse des écoles, mais encore jusque dans les sciences de pratique. Je n'entrerai point ici dans le détail des applications malheureuses que Descartes et Bacon voulurent faire tous deux à notre science de leurs idées générales. Ces tentatives déplorables et qui sont seulement une preuve de plus de la fragilité du jugement humain n'ont certainement été pour rien dans l'influence qu'ils exercèrent sur les destinées de la médecine. L'erreur particulière demeura à peu près cachée dans le développement de la grande idée par laquelle ils dominèrent l'un et l'autre la philosophie.

Il faut, dit Descartes, tout soumettre au doute méthodique ; il faut, dit Bacon, non pas tout imaginer mais tout observer, et tout observer comme on le doit. Voilà les deux étincelles qui répandirent enfin la lumière si long-temps

cachée. Comme toutes les grandes idées philosophiques, ces deux principes réveillèrent toutes les têtes pensantes. Les meilleurs esprits que la chaîne des préjugés et de l'asservissement moral avait garottés aux anciennes doctrines, se relevèrent pleins de vigueur : le doute était né. Le doute seul devait dissiper une multitude de préjugés ; devant lui, s'évanouirent les êtres fantastiques dont la médecine avait été jusque-là peuplée, et l'observation mit à leur place des réalités utiles. A compter de cette époque les descriptions des maladies deviennent plus complètes, la précision plus grande, les détails mieux saisis, et par conséquent l'appréciation des indications plus exacte. La médecine, sans se rendre encore un compte bien sévère de la raison philosophique de ses croyances et de la méthode qui doit la guider, quitte le Galenisme pour retourner vers les doctrines simples d'Hippocrate, et surtout cherche à reprendre l'œuvre d'observation de ce grand homme. C'est alors que nous voyons s'élever de toutes parts ces admirables descripteurs des épidémies qu'ils avaient vues. Baillou, Sydenham, Huxham, Ramazzini, Baglivi, Lancisi, Torti, Werlhoff et une foule d'autres que nous ne pouvons pas analyser ici parce qu'ils n'ont pas créé une doctrine, mais que nous ne devons pas perdre de vue non plus parce qu'ils forment le complément heureux des doctrines Hippocratiques, et parce que, comme ce grand homme, ils ont eu, sur la thérapeutique, une immense influence par la vérité qu'ils ont répandue dans les tableaux qu'ils ont laissés des maladies, et par les faits et les expériences dont ils ont enrichi la matière médicale. Sous le premier rapport, en les envisageant comme théoriciens, nous ne pouvons pas en dire plus que nous n'en avons dit de leur maître par excellence ; s'ils ont quelque doctrine ils n'y tiennent pas assez pour la préférer aux faits ; ils n'expliquent qu'après qu'ils ont vu ; ils ne déduisent pas d'une théorie la conséquence, la nécessité de se diriger dans tel ou tel sens ; ils n'agissent qu'après l'expérience, et ce n'est qu'après coup qu'ils tâchent quelquefois d'en expliquer les résultats. C'est toujours comme on le voit, la doctrine d'Hippocrate, une doctrine sans orgueil, qui ne cherche pas à faire plier sous son autorité ou à effacer ce qui n'est pas elle, dont on ne parle enfin que parce qu'elle est réellement utile.

Ici elle l'a été d'autant plus qu'on lui doit l'acquisition de notions bien précieuses sur une foule de médicamens nouveaux. L'école dont nous parlons a fait connaître et presque jugé plus de cent médicamens inconnus avant elle, et elle a examiné de nouveau presque tous les moyens conseillés par les anciens.

Tous ces faits démontrent que d'une part la description indépendante et complète des maladies, d'autre part des recherches expérimentales sur les médicamens furent le double but, et le caractère de la doctrine qui gouvernait cette école, et il faut ajouter le résultat magnifique de la méthode d'Hippocrate, et du doute et de l'observation posés en principe par Bacon et Descartes.

Tout n'est pas bon, il est vrai, dans les résultats obtenus; il se trouve parmi tant de travaux de grandes et déplorables erreurs. Ces richesses que le nouveau monde prêtait à la médecine, n'ont pas toutes répondu à l'espérance que les travaux de ce temps en avaient fait concevoir. Des doctrines plus avancées et meilleures ont été substituées depuis à la méthode simple et trop timide peut-être, à laquelle les épidémistes ont consacré tous leurs efforts. Mais quelques vérités consolantes bien démontrées, quelques découvertes de médicaments utiles et presque constamment efficaces, ne suffisent-elles pas pour assurer à cette école un rang distingué dans l'histoire de la thérapeutique? La connaissance seule du quinquina ne la place-t-elle pas au premier rang, parmi celles qui ont bien mérité de l'humanité?

C'est à cette école peut-être que nous devons rapporter parmi les médecins le parti qui s'intitule éclectique. Du moins la doctrine que nous venons de parcourir s'approche plus que toute autre de leur manière de faire, si ce n'est de leur manière de parler. En effet, parmi les médecins, les uns se soumettent à une loi, à un symbole, et les autres veulent au contraire se conserver le droit de choisir, dans le monceau des doctrines et des débris du passé, ce qui convient mieux à leur raison; ceux-ci se disent éclectiques, et quelques-uns même d'entr'eux, les puritains en quelque façon de la doctrine, disent qu'ils se font une règle pour se déterminer dans le choix qu'ils ont à faire. Avant de juger ce parti comme doctrine et d'apprécier l'influence dont il est capable sur la thérapeutique, il me semble raisonnable d'attendre ce qu'il aura produit. Rien n'est plus sage que cette sorte de doute qui préside aux recherches de l'éclectique, que cette sorte de conscience méticuleuse qui le porte à tout interroger, que cette défiance de soi-même qui le conduit à rechercher partout la lumière, que cette sagesse qui accueille en tout lieux ce qui est bon, et qui l'accepte de quelque part que le bien vienne; mais je trouve là moins une doctrine que l'état d'un être raisonnable désabusé de beaucoup d'illusions, et je crains bien que l'éclectisme ne vaille scientifiquement que suivant la portée d'esprit de celui qui l'appliquera. Comme il ne s'est jusqu'à présent formulé

que par des raisons d'utilité, il sort, en quelque façon, du sujet que je dois traiter, et il est bon d'attendre qu'il ait produit son symbole avant de le ranger parmi les doctrines.

J'ai cru devoir commencer l'examen des doctrines vitalistes dans leurs rapports avec la thérapeutique, par ce coup-d'œil général sur celles qui ont signalé l'apparition du vitalisme dans la science médicale ; je les ai séparées de celles qui vont suivre, parce qu'elles ne sont pas le produit d'un principe unique et arrêté. La science ne faisait que commencer, quand les premières lueurs du vitalisme ont frappé les plus clairvoyants des médecins ; préoccupés à la fois de tous les actes des corps vivants, ils se laissèrent aller à leurs impressions et aux réflexions que leur suggera tour à tour la contemplation du jeu des solides, des modifications et des mouvemens des fluides, et en même temps des facultés particulières à l'organisme vivant. Mais peu à peu la plupart de ces idées se débrouillèrent, et le champ de l'observation parut bientôt assez grand pour que les esprits les plus vastes fussent forcés de le morceler, et de là les doctrines sur lesquelles nous allons jeter un coup d'œil, et dans lesquelles nous verrons dominer tour à tour l'étude des solides et celle des liquides.

Doctrines des Humoro-vitalistes.

En étudiant ces doctrines dans leurs détails que nous ne pouvons pas reproduire ici, on ne peut se défendre de faire une remarque, c'est qu'on ne s'y occupe plus de la composition chimique des humeurs, mais de leur composition vitale, s'il est possible de s'exprimer ainsi, et de leurs mouvemens régis par la vie. Aux doctrines de la composition vitale se rapportent les idées d'humeur âcres, de virus, de miasmes, etc. Aux doctrines sur les mouvemens des humeurs, toutes les idées si longtemps dominantes sur leurs translations spontanées, sur les répercussions et les révulsions expliquées dans le sens des humoristes. Ces doctrines méritent une attention spéciale à cause de leur importance en thérapeutique et de l'influence qu'elles exercent encore sur cette science.

Les humeurs peuvent elles subir dans leur mode de vitalité quelques changements ? Interrogeons l'expérience et la réponse deviendra facile. Nous savons que tous les mucus peuvent devenir de violents irritants, que le pus est quelque-

fois susceptible d'une activité très délétère, mais ces modifications peuvent tenir à la composition chimique des humeurs. La bave d'un animal enragé insérée sous l'épiderme d'un animal sain, lui cause la rage, la variole et la vaccine transforment le liquide innocent caché sous l'épiderme en un liquide capable de transmettre la maladie qui l'a formé. La syphilis peut se communiquer par inoculation, et se répand tous les jours par le contact immédiat de muqueuses saines avec des muqueuses imbibées de l'humeur particulière qu'elles sécrètent sous l'influence de cette affection. Sans toucher immédiatement des malades atteints de variole, de rougeole, de scarlatine, on peut, si on y est disposé, gagner à distance le même mal. Ces exemples, choisis exprès parmi les faits les plus incontestables suffisent pour prouver d'une manière positive qu'il y a dans les humeurs des altérations vitales, dont la chimie ne nous a pas encore donné la clé, puisqu'elle n'a pu encore ni démontrer, ni faire ces virus et ces miasmes. Certes, si les humoro-vitalistes s'en étaient tenus à ces observations, leur doctrine subsisterait encore et elle exercerait sur la thérapeutique une haute et puissante influence, dans les limites des faits qu'elle comprendrait ; mais quand on a commencé à faire ces observations, la chimie n'était pas assez avancée pour se contenter de ses conquêtes possibles ; on a voulu travailler d'imagination et faire envahir toute la science par des acretés et des putridités hypothétiques.

L'influence de cette doctrine sur la thérapeutique fut d'abord immense, et nous trouvons encore dans des auteurs modernes des traces de l'empire qu'elle y a exercé. Des classes entières de médicaments ont été formées par les propriétés qu'on leur supposait de corriger ces vices des humeurs. Vint l'époque où d'autres théories détruisirent celle dont nous parlons, et la doctrine entraîna dans sa chûte la thérapeutique qui se fondait sur elle : il ne nous en reste plus maintenant que les précautions conseillées pour se garantir des maladies contagieuses, la vaccination, et peut-être la méthode des évacuants que nous appliquons encore au traitement de certaines maladies abdominales. Nous disons peut-être, parce qu'on peut expliquer de différentes manières les bons effets des vomitifs et des purgatifs dans les embarras gastriques et intestinaux, mais il faut avouer que l'explication la plus en faveur est tout humorale. On purge, et ce mot par lui-même exprime assez bien l'origine du procédé curatif, pour enlever des matières dont le séjour dans les premières voies trouble les fonctions, et dont la dégénération pourrait

causer de graves maladies. Telle est l'explication la plus générale du fait, et l'observation est toute en sa faveur; car, on sait que les matières une fois sorties, les symptômes disparaissent.

Quant aux doctrines Humoro-vitalistes, fondées sur le mouvement des humeurs, qui se portent, tantôt à un endroit du corps et tantôt à un autre, elles ont été presque complétement négligées par les modernes. On a eu raison, sans doute, de ne pas admettre dans toute leur rigueur des hypothèses qui supposaient aux humeurs, tantôt le bizarre caprice de voyager par ici, puis par là, et tantôt de renoncer à lenr manie voyageuse pour s'arrêter avec entêtement en quelque partie du corps, y établir leur domicile, et y exercer leurs ravages. De telles idées avaient d'abord le tort de n'avoir de réalité que dans l'imagination de ceux qui y croyaient, ensuite, elles n'étaient propres qu'à donner à la thérapeutique la direction la plus fâcheuse. Mais, a-t-on eu raison de dédaigner tout-à-fait ces mouvements des humeurs, et nos doctrines solidistes n'ont-elles pas été trop loin en les négligeant? Par exemple, un exutoire habituel établi depuis longtemps est supprimé; croit-on que les accidents qui peuvent suivre quelquefois cette suppression n'aient pas, en grande partie, pour cause, le défaut d'excrétion d'une humeur habituellement versée au dehors? Les désordres qui suivent la suppression de la lactation ne tiennent-ils pas en grande partie à ce que les matériaux d'une si abondante sécrétion restent dans l'économie? Le pus, absorbé en grande quantité à la surface d'un vaste abcès, n'amène-t-il pas souvent d'effroyables accidents? N'est-ce pas parceque le pus du cancer traverse les vaisseaux lymphatiques qui partent de la plaie, et leurs ganglions, que ces derniers deviennent à leur tour cancéreux? N'est-ce pas la diffusion de ce pus dans toute l'économie qui amène enfin la cachexie cancéreuse? On pourrait rassembler encore un assez grand nombre de faits semblables. Une doctrine qui ne les admettrait pas pourrait avoir une fâcheuse influence sur la thérapeutique à employer dans ces sortes de cas.

La doctrine dont nous nous occupons ici est celle dont on s'est le plus servi pour expliquer l'emploi des révulsifs, Elle y a laissé des traces si profondes que, de nos jours encore, les solidistes les plus outrés parlent sa langue sans s'en apercevoir. Il faut convenir, au moins, que dans les révulsions, l'empirisme servit bien les humoristes, et, en ce sens, ils furent utiles, quoique leur théorie leur empêchât de voir tous les éléments dont se compose une

doctrine complète de révulsion, la douleur et son influence sur toute l'économie, l'excitation nerveuse, locale et générale, le travail établi dans les solides, et enfin l'afflux des liquides, qui n'est que la conséquence de ces trois premiers éléments.

Doctrine des solido-vitalistes.

L'étude de ces doctrines est pour nous du plus haut intérêt, puisqu'elle comprend toute la médecine de notre époque, et que leur histoire nous montre les causes de la révolution dès long-temps préparée, qui s'est presque accomplie sous nos yeux dans la thérapeutique; mais il faut convenir que ce sujet est au moins aussi difficile à traiter qu'il est important. D'une part, nous sommes encore trop près de cette révolution pour qu'il soit facile d'en parler sans prévention, et, d'autre part, les doctrines des solido-vitalistes sont tellement nombreuses qu'on a toujours à craindre de négliger quelque fait intéressant. Ce n'est donc qu'après avoir mûrement médité sur l'ensemble de ces doctrines, qu'après avoir soigneusement recherché leur filiation, qu'il est possible d'aborder leur histoire. On remarque alors qu'au milieu de ces nombreuses doctrines, il en est qui sortent et semblent des points de ralliement autour desquelles viennent se grouper quelques doctrines accessoires. Ces écoles dominantes sont celles de Cullen, de Brown, de Barthez et de Broussais, dont nous allons parler successivement. Nous terminerons par quelques mots sur les doctrines italienne et homœopathique

Doctrine de Cullen.

F. Hoffmann avait cru que le sang se chargeait d'éther, fluide subtil, qui pénètre l'économie par toutes les voies de communication avec le monde extérieur; que cet éther circulant avec lui, venait irriter le cœur et les artères et produisait ainsi leur contraction. Il appelait spasme cette contraction lorsqu'elle était trop forte, et atonie l'état de dilatation contraire au spasme. Le spasme poussant le sang avec trop de force dans les organes y produisait les congestions, les enflammations; l'atonie au contraire, laissant circuler les

humeurs avec trop de lenteur, leur permettait de stagner dans les organes, et c'était à ces deux causes qu'il rapportait toutes les altérations morbides. Sa doctrine rappelle le *strictum* et le *laxum* des méthodistes, mais avec cette différence qu'elle est fondée sur le vitalisme. Quand il y avait quelque part congestion ou stagnation, Hoffmann voyait avec plaisir se développer la fièvre, spasme momentané qui lui semblait le moyen le plus propre à dégorger les vaisseaux. Avec une telle doctrine, sa thérapeutique devait être douce et expectative, aussi se bornait-il à admettre des antispasmodiques et des roborants, il se permettait seulement d'y ajouter des altérants dans les maladies par stase des humeurs et des évacuans. La doctrine de Cullen est fondée aussi sur le spasme et l'atonie. Il imagine au commencement de presque toutes les maladies une action débilitante portée sur le cerveau, d'où l'atonie de ce viscère qui la propage à l'estomac et celui-ci à la peau. Alors vient le spasme, c'est-à-dire une contraction irritative des vaisseaux dans tous les organes de la périphérie, d'où le frisson, puis la réaction sympathique du cœur qui produit la chaleur, et celle-ci amène la sueur. Telle est l'explication donnée par Cullen des frissons, par lesquels débutent toutes les maladies. Il pense que dans les inflammations le spasme est dans les vaisseaux de la partie enflammée, et qu'une fois qu'il est produit, les phénomènes se passent encore comme nous venons de le dire, il voit dans leur succession la preuve d'une force médicatrice, aussi attend-il les crises comme signes de la cessation du spasme. Il n'est humoriste que pour un très-petit nombre de maladies; les scrophules par exemple, lui paraissent dues à la viscosité et à l'épaississement des sucs lymphatiques.

On voit facilement où doit le conduire, en thérapeutique, une telle doctrine. C'est par l'atonie du cerveau et de l'estomac que débutent les maladies; donc les toniques, le vin, le quinquina, sont les meilleurs moyens pour avancer les crises. Il fait jouer à l'estomac un rôle principal dans la production des maladies ; donc c'est sur les nerfs de l'estomac que vont agir d'abord les médicamens ; les mouvemens de ce viscère se répèteront partout, à cause de son étroite sympathie avec tous les organes ; de là modification, d'abord dans la vitalité des organes, ensuite dans les maladies.

L'exposé de ces doctrines peu altérées par les successeurs de Cullen qui travaillent dans le même sens, suffit pour faire comprendre toute la différence qu'il devait y avoir entre les praticiens qui suivaient cette bannière et ceux

qui restaient encore attachés à l'humorisme, et à plus forte raison aux doctrines physiques et chimiques. Les remèdes restèrent à peu près les mêmes, mais l'appréciation de leurs propriétés fut différente, et surtout leur application. Il faut avouer que le principe de la doctrine de Cullen, cette atonie du cerveau à laquelle il croyait, parce que les fonctions cérébrales sont affaiblies au commencement de presque toutes les maladies, l'entraîna dans quelques écarts ; mais, d'un autre côté, la thérapeutique fit un pas quand Cullen posa en principe que, la première action des médicamens se passe sur les nerfs, et que c'est en modifiant la vitalité des organes qu'ils modifient les maladies; c'est peut-être à cette seule idée que Cullen doit la supériorité de sa matière médicale, sur toutes celles qui avaient été publiées avant lui.

Doctrine de Brown.

Suivant la doctrine de Brown, la vie ne s'entretient que par l'action des stimulans ; trop actifs ils causent des maladies sthéniques, caractérisées par une vive excitation du système sanguin; trop peu actifs ils causent des maladies asthéniques, caractérisées par la diminution des forces. A force d'exciter l'irritabilité des organes, on les frappe de faiblesse indirecte; c'est ainsi que Brown désigne l'état dans lequel se trouve un individu dont les organes, habitués à de puissans excitans, ne reçoivent plus l'impression des stimulans, à moins qu'on n'en augmente la force. L'habitude des stimulans trop peu actifs produit la faiblesse indirecte, dans laquelle les plus faibles excitans stimulent beaucoup. L'irritabilité est une et indivisible dans tout l'organisme, et ne saurait être modifiée de deux manières à la fois dans le même organisme, c'est à dire qu'il ne peut y avoir, à la fois, sthénie et asthénie dans le même individu ; de là les diathèses, c'est-à-dire une disposition intermédiaire entre la santé et la maladie généralement répandue dans tout le corps, et sans laquelle il ne peut pas y avoir de maladie générale. La diathèse sthénique, caractérisée par le développement du système sanguin et l'emploi des excitans accompagne toujours les maladies sthéniques, qui ne peuvent pas exister sans en avoir été précédées. La diathèse asthénique, caractérisée par la diminution des forces et l'application des causes débilitantes, doit toujours précéder les maladies asthéniques; enfin, une cause débilitante ne peut pas produire de maladies sthéniques.

Voyons maintenant les conséquences thérapeutiques de cette doctrine : il faut, pour admettre qu'une maladie est sthénique, qu'elle offre une grande excitation du système sanguin, et que le malade soit resté sensible aux plus légers excitans, en même temps qu'il conserve ses forces ; or, ce sont les maladies les plus rares, par conséquent le traitement le plus rare, suivant cette doctrine, sera un traitement asthénique. Une maladie sera asthénique toutes les fois qu'elle aura été précédée de diathèse asthénique, ou occasionnée par une cause asthénique, ou qu'elle sera accompagnée de dépression de forces ; or, on sait que ce sont là les conditions morbides incomparablement les plus fréquentes : donc le traitement sthénique sera incomparablement le plus fréquent. Enfin, l'excitabilité est une et indivisible dans tout l'organisme ; d'où il faut conclure qu'aucun moyen débilitant ne peut être admis pendant le traitement d'une asthénie, aucun stimulant pendant le traitement d'une sthénie, ce qui bannit de cette doctrine toute révulsion. Telle est, en effet, la thérapeutique de Brown, qui a régné pendant si long-temps sur presque toute l'Europe et qui compte encore quelques partisans, particulièrement en Allemagne et en Angleterre, quoique d'autres théories aient fait voir le peu de fondement de quelques-unes de ses propositions, qu'une étude plus philosophique des maladies force à y reconnaître autre chose que sthénie et asthénie ; enfin, que l'observation montre souvent des maladies évidemment irritatives, produites par des causes débilitantes, et que l'expérience clinique démontre tous les jours l'utilité et la réalité des révulsions.

Doctrine de Barthez.

Vanhelmont avait désigné sous le nom d'*archée* une sorte de principe intelligent, préposé par lui aux fonctions du corps humain, chargé de le défendre des causes morbifiques, de conduire à bien ses altérations, et dont le principal moyen de défense était la fièvre ; il avait admis deux principes inférieurs, qui étaient comme les lieutenants de celui-ci. Sthal avait réduit l'archée à être seule, lui avait donné le nom d'*âme :* il avait supposé qu'elle présidait à toutes les fonctions, lui avait attribué tous les mouvemens vitaux toniques, et avait défini la maladie : un trouble dans le gouvernement de l'économie humaine, par affection de l'ame. Tous deux avaient regardé la fièvre comme un mou-

vement de défense de ce principe incitateur ; tous deux avaient rejeté toute médication qui aurait eu pour objet de réparer quelque altération des humeurs ; tous deux, enfin, conséquens dans leur théorie, avaient borné le rôle du médecin à une expectation presque complètement inactive, et l'avaient réduit à ne se mêler à la lutte établie entre l'archée ou l'âme et la maladie, que dans des cas fort rares, où la nature avait évidemment besoin d'être un peu soutenue. L'obscurité de leur doctrine, le vague de leurs explications, l'inexactitude des faits sur lesquels ils se fondaient, la nullité à laquelle ils avaient réduit la thérapeutique ; enfin d'autres doctrines, plus en faveur, avaient fait abandonner leur système par le plus grand nombre des médecins, quand Barthez parut. Le nom de Barthez et le vitalisme sont pour ainsi dire inséparables. Il admit, comme Vanhelmont et Sthal, une puissance qui préside à la vie ; mais il différa de ses deux prédécesseurs en ces deux points, que le principe vital ne fût pour lui que la cause inconnue des phénoménes de la vie, une simple formule, et que le sang et les fluides lui en parurent également animés. Barthez n'était donc pas exclusivement solidiste, mais on va voir que le solidisme domine beaucoup dans sa doctrine.

Le principe vital est inhérent à toutes les fibres, la *sensibilité*, qu'il nomme *forces sensitives*, la *contractilité*, qu'il appelle *forces toniques* dans les tissus non musculeux, et *les forces motrices* dans les muscles, en dérivent. Il admet la *dilatation* et la *contraction des fibres* et attribue également ces deux états aux forces toniques. Suivant sa doctrine, les maladies ne sont que des conséquences des affections du principe vital, à moins qu'elles ne résultent de lésions physiques. Ainsi, par exemple, une fiévre putride vient de fermentations spécifiques vitales dans les humeurs ; une maladie maligne, de la résolution des forces vitales, etc. Une telle pathologie renferme évidemment tout ce que nous avons vu jusqu'à présent dans les doctrines des vitalistes et par conséquent nous ne devrons pas nous étonner de voir admettre par cet auteur toutes les thérapeutiques, excepté celles qui dérivent directement de la physique ou de la chimie ; c'est là le caractère propre de l'école de Barthez. La médecine pratique est pour lui la science des indications, et les indications se trouvent dans les élémens des maladies, c'est-à-dire dans les phénomènes les plus simples que présente la puissance vitale vicieusement modifiée, tels que les *altérations de la sensibilité*, un *exercice insolite des mouvemens, une aberration des actes qui règlent la constitution chimique des humeurs;* et il n'y a selon

lui que trois sortes de méthodes thérapeutiques, les méthodes naturelles, qui consistent *à favoriser, accélérer ou régulariser la marche des maladies, lorsqu'elles tendent spontanément à une solution heureuse;* les méthodes analytiques, *où, après avoir décomposé une maladie dans les affections essentielles dont elle est le produit, ou dans les maladies plus simples qui la compliquent, on attaque directement ces élémens de la maladie par des moyens proportionnés à leurs rapports de force et d'influence;* ces méthodes conviennent quand la nature agit peu ou agit mal; enfin, *les méthodes empiriques, qu'il distingue en imitatrices, quant on tâche de produire artificiellement un phénomène dont le développement naturel a paru utile dans un cas analogue; en perturbatrices quand on essaie d'arrêter une maladie par un trouble subit qu'on excite dans l'économie; et en spécifiques, expression qui s'explique d'elle-même.*

Pour conclure sur cette doctrine qui règne encore tout entière dans l'école qui l'a vu naître, on lui doit cet éloge, qu'elle adopte et explique presque tous les faits de thérapeutique, mais on ne peut pas se dissimuler qu'elle expose à donner une attention exclusive aux symptômes, et qu'il s'en faut de beaucoup qu'on puisse toujours saisir clairement les élémens des maladies et remédier à chacun d'eux.

Doctrine de Broussais.

Glisson avait attribué le premier l'irritabilité à la fibre même, et distingué de la sensibilité, l'irritabilité qui a pour caractère la contraction. C'était à Haller qu'il avait été réservé de démontrer que l'irritabilité est inhérente à la fibre musculaire, il croyait que la sensibilité était dans les nerfs comme l'irritabilité dans les muscles, et il n'attribuait aux autres parties qu'une force d'élasticité. Ses successeurs virent bientôt que l'irritabilité et la sensibilité existaient dans toutes les parties et firent des nerfs les agens de toutes les sympathies et de tous les mouvemens. En même temps que ces premières idées cherchaient à se débrouiller, l'anatomie descriptive faisait de rapides progrès, et l'anatomie pathologique prenait naissance; tel fut le germe des doctrines qui plus tard, lièrent intimement la physiologie à l'anatomie de l'état sain, et la pathologie à l'anatomie de l'état morbide, et qui devaient avoir une si grande influence sur la thérapeutique. Ce serait sortir de notre sujet

que de nous attacher à développer la marche de cette importante révolution, d'étudier les ouvrages de Bonet, de Morgagni, des anatomistes modernes, d'expliquer la physiologie de Bichat, la physiologie et la pathologie de Bordeu ; tous ces travaux, en changeant la science de l'homme sain, préparaient évidemment une nouvelle théorie de l'homme malade ; mais ils ne suffisaient pas pour la faire, et par conséquent ils devaient rester presque sans influence sur la thérapeutique, jusqu'à ce qu'un homme de génie vint se mettre à la tête du mouvement qui tendait à détruire toutes les anciennes pathologies et à en former une nouvelle sur les bases établies par les anatomo-pathologistes ; cet homme se rencontra dans Broussais.

Selon Broussais, la maladie n'est que du plus ou du moins dans l'énergie des fonctions ; l'exaltation commence toujours par un système organique et se communique à d'autres, soit dans le même appareil, soit ailleurs ; l'exaltation d'un ou plusieurs systèmes organiques détermine toujours la langueur de quelque autre système ; l'exaltation de vitalité d'un système suppose toujours une surexcitation, qui suppose à son tour un appel trop considérable des fluides, une congestion morbide : on nomme irritation cet état de congestion et de surexcitation. Une irritation locale se répète dans d'autres systèmes, c'est ce qu'on nomme sympathies morbides ; ces sympathies sont d'autant plus multipliées que la sensibilité de l'organe irrité et celle de l'individu sont plus vives. Lorsque l'irritation accumule le sang dans un tissu, avec tumeur, rougeur et chaleur, extraordinaires, on la nomme inflammation. La fièvre n'est jamais qu'une irritation du cœur primitive ou sympathique. Toute irritation assez intense pour produire la fièvre, l'est assez pour agir sur le cerveau et sur l'estomac, au moins à son début et c'est toujours une nuance d'inflammation qu'elle produit dans ces trois organes. Si l'on ajoute à ces propositions que l'auteur voit des irritations ou des inflammations locales dans toutes les maladies, excepté dans le scorbut, qu'il considère comme un état particulier des solides et des fluides, produit par une assimilation imparfaite, dans quelques névroses qu'il appelle passives et cinq ou six autres maladies tout au plus, on aura à peu prés l'idée de sa doctrine. Cette doctrine devait avoir sur la thérapeutique une influence immense, et en effet elle renversa toute la médecine ancienne.

Elle consiste presque uniquement pour les partisans de cette opinion, à arrêter la marche des inflammations. Il y a pour cela quatre moyens, les débi-

litans, les révulsifs, les toniques fixes, et les stimulans plus ou moins diffusibles. Les débilitans sont la saignée, l'abstinence, les boissons émollientes et acidulées, mais la saignée est le plus efficace de tous. La saignée des gros vaisseaux convient aux engorgemens sanguins produits avec rapidité par l'irritation dans les parenchymes. La saignée des vaisseaux capillaires pratiquée le plus près possible du point principal d'irritation, convient mieux, dans tous les autres cas, et quand la maladie est encore récente. C'est à déterminer le lieu, le mode et la quantité de la saignée que s'occupe presque exclusivement le médecin qui suit cette doctrine. Les révulsifs tiennent le second rang dans leur pratique, mais bien au-dessous des débilitans; les toniques et les stimulans y sont à peine cités et presque jamais on ne les emploie. Quant aux spécifiques dont il ne leur est pas possible de nier l'action, ils se contentent ou de ne pas les employer ou de dire qu'ils guérissent une irritation morbide par une irritation médicamenteuse.

Rien de plus simple, comme on le voit que la thérapeutique de cette doctrine, mais malheureusement, pour que cette thérapeutique fut aussi bonne quelle est simple, il faudrait que la doctrine fut aussi complète, aussi vraie qu'elle est brillante en quelques points, et nous devons à la vérité d'avouer qu'il n'en est pas partout ainsi. Il suffit, en effet, qu'il y ait des maladies causées par une altération des humeurs, qu'il y ait des fièvres qu'on ne puisse localiser, qu'il y ait autre chose pour les malades que du plus ou du moins dans l'énergie des fonctions, qu'il y ait enfin des spécifiques bien prouvés, toutes vérités qui n'ont plus besoin de démonstration, quoiqu'on n'en ait pas encore tiré tout le parti convenable, pour que cette doctrine s'écroule comme doctrine exclusive avec la thérapeutique qu'elle a créée. Il restera dans la pathologie une grande partie des titres de gloire de Broussais, il restera dans la thérapeutique un long et utile souvenir de ses travaux, nous nous plaisons à le croire, mais nous voyons déjà commencer l'époque où sa doctrine, naguère presque universelle, se ressent de la condition de toutes les choses humaines et ne se soutient qu'à force de concessions.

Outre les doctrines que nous venons d'examiner, il en est encore deux nées pour ainsi dire de notre temps qui ne manqueraient pas, si elles étaient plus généralement acceptées, d'exercer une influence capitale sur la thérapeutique, l'une est la doctrine italienne du centre-stimulisme, l'autre (je ne sais pourtant si je dois donner le nom de doctrine à l'ensemble charlatanesque qu'on a décoré de ce nom) est l'homœopathie.

Dans la doctrine italienne, on suppose que les maladies dépendent d'une diathèse, c'est à dire d'un état général dont nous avons déjà parlé et dont les altérations locales ne sont pour ainsi dire qu'une manifestation symptômatique. Cet état dans la doctrine italienne est avantageusement combattu par des remèdes qu'on désigne sous le nom de contre-stimulans, et dont la propriété principale est d'abattre le stimulus ou la diathèse inflammatoire et en même temps d'éliminer ou même de détruire les excès de stimulation. Mais il ne suffit pas dans cette doctrine pour réussir de connaître le caractère de la diathése et l'action contre-stimulante des médicamens; il faut encore considérer la nature des maladies et la classe des remèdes à employer afin de faire un choix convenable et d'adapter utilement le remède au mal. Dans des leçons cliniques du professeur Tomahasini qui m'ont été communiquées par un de ses élèves qui les avait recueillies de sa bouche, je trouve qu'aux différens degrés de la maladie, il oppose successivement par ordre d'activité contre-stimulante le nitre et la crème de tartre à petites doses, l'émulsion de semences froides, l'infusion d'oseille, la décoction d'orge, l'eau simple, puis le nitre à plus haute dose, l'acide sulfurique étendu, l'acide citrique, le vinaigre, l'acide oxalique, l'alun, le sucre de saturne étendu dans de l'eau, la gomme quino, le cachou, l'écorce de grenade, la racine d'ipécacuanha, la digitale pourprée, l'eau cohobée de laurier cérise, l'if, le safran, la scille, le fer, le colchique, enfin le bain froid, les aspersions et les affusions froides, les lavemens froids abondamment nitrés, les purgatifs antiphlogistiques comme la casse, le tamarin avec addition de nitre, ou les boissons salines comme le sulfate de soude ou de magnésie, l'acétate de potasse, enfin et surtout le tartre stibié, recommandé surtout dans les affections de poitrine, parce qu'il a une action spéciale sur cette partie, outre son action générale contre-stimulante. Puis chacun de ces groupes principaux de médicamens avec toutes les variétés que la richesse de la matière médicale peut y ajouter sont ensuite rangés d'après la considération du siège de la maladie, avec des détails trop longs pour que je les parcourre ici et dans lesquels néanmoins on trouve continuellement la preuve des dissidences profondes qui séparent la médecine italienne de la nôtre. Nouvelle démonstration s'il en falfait encore une, que les différences dans les doctrines ne manquent pas de se traduire bientôt par des différences dans ce que le vulgaire ne manque pas d'appeler grossièrement des faits; nouvelle preuve de la nécessité de voir

dans les faits, non pas seulement les phénomènes matériels, tels qu'ils se présentent aux regards de l'observateur, mais toutes les circonstances inséparables des phénomènes qui permettent à l'observateur de ranger le fait tout entier, phenomènes et déductions dans un certain ordre moral. Nouvelle démonstration, enfin de la double influence des doctrines faites sur la thérapeutique au moyen d'une part de la méthode philosophique qui les anime, d'autre part, des faits inapperçus ou entrevus d'une manière incomplète, qu'elle rend à leur véritable lumière.

Quant à la doctrine homéopathique, elle s'est tellement avilie par les jongleries dont elle s'est servie, par les rêveries dont on s'est plu à l'entourer pour la rendre plus sacrée au public exploitable, que je n'en aurais pas dit un mot si elle ne présentait un caractère particulier qui pourrait se retrouver plus tard dans d'autres théories médicales plus soigneuses de leur honneur, et qui mettent cette doctrine à part de toutes celles sur lesquelles nous avons jeté jusqu'à présent les yeux. Toutes les doctrines médicales jusqu'à présent examinées avaient ceci de commun, que, pour arriver à la thérapeutique, elles s'occupaient des causes prochaines des maladies ; la doctrine homéopathique, au contraire, professe qu'elle n'a besoin de connaître que les symptômes. La plupart des doctrines admettent en matière médicale, des remèdes agissant contre la maladie directement ou indirectement ; dans la doctrine homéopathique on essaye au contraire les médicamens sur l'homme en santé, et on ne les emploie dans la maladie que parce qu'on pense qu'ils feront naître une sorte de maladie artificielle, aussi semblable que possible à la maladie naturelle et qui la remplacera.

Telle est la doctrine de l'homœopathie ; il faudra donc de toute nécessité pour satisfaire aux conditions de cette doctrine, faire une description exacte de tous les états pathologiques qui se présentent à l'observation. Mais ces états pathologiques ne sont jamais identiques même pour les maladies que nous désignons du même nom chez deux individus différens, et il s'ensuit que chaque nouveau malade sera pour le médecin homœopathe une étude nouvelle ; que les symptômes devront être appréciés par lui, non pas relativement à une certaine importance que les uns ont plus que les autres, mais comme faisant tous, à titre égal, partie d'un certain tout dont aucun détail ne lui doit échapper. Il y aura nécessité de multiplier indéfiniment les tableaux des maladies sans qu'on puisse jamais arriver à la con-

viction, qu'on a de toutes les données indispensables sur la pathologie humaine. Comme il faudra, d'ailleurs, en ce qui concerne la matière médicale, que les observations minutieuses des modifications produites par un médicament aient été recueillies et multipliées à l'infini, sous peine de ne pas trouver, entre les symptômes et les remèdes, cette concordance qui est la base de la doctrine, il faut conclure, que dans la pratique, l'homéopathie est raisonnablement impossible, à moins qu'on ne se contente des à peu près sur lesquels elle a fonctionné jusqu'à présent. Qu'avons-nous besoin après cela d'aller scruter la sincérité de ses adeptes, jusques dans la conscience avec laquelle ils croyent devoir multiplier la vertu des doses infiniment petites du médicament par des agitations réitérées ?

Tout ce que la médecine pourrait ce me semble gagner à l'admission d'une pareille doctrine, ce serait d'arriver enfin, après des milliers de volumes amassés, à une ontologie parfaite, en ce qui concerne les maladies ; et en ce qui concerne les remèdes, à un rassemblement inextricable d'effets physiologiques, parmi lesquels il serait impossible d'assigner la part réelle qui devrait revenir à l'imagination des sujets en expérience et la part réelle qu'il faudrait attribuer aux agens explorés.

Si nous jetons maintenant un coup d'œil rétrospectif sur la carrière que nous venons de parcourir, qu'y verrons-nous ? Exactement ce que nous avions pressenti en commençant. Elle est remplie par une des plus belles et des plus riches conquêtes de l'intelligence humaine, une de nos sciences les plus importantes ; et selon le point que nous examinons, nous y voyons la thérapeutique d'abord sortant de quelques faits recueillis, pour ainsi dire, au hasard et sans doctrine ; puis bientôt marchant vers une forme scientifique, à mesure que les faits, dont elle se compose, sont liés et soutenus entre eux par des doctrines plus larges, plus vraies et plus puissantes ; enfin arrivant à l'état où nous la rencontrons aujourd'hui, c'est-à-dire, riche d'une immense quantité de faits, pleine du souvenir des doctrines dont elle a tour à tour subi la loi et pourtant abandonnée à toute l'anarchie des jugemens individuels.

Tel est l'ensemble du tableau que nous présente la thérapeutique quand nous l'examinons en masse, entre ces deux points extrêmes, qui forment les aboutissans de son histoire. Puis si nous entrons dans les détails de tous les mouvemens partiels dont la réunion forme la ligne du grand mouvement qu'elle a parcouru, nous remarquons que son histoire est brisée par un cer-

tain nombre d'intersections semblables à celle dans laquelle elle se trouve maintenant. En effet, nous ne pouvons méconnaître ce fait historique qu'après chaque doctrine émise et propagée, un espace de temps plus ou moins considérable est employé à rassembler des faits pour et contre la doctrine qui vient d'arriver à la domination des esprits ; les faits qu'elle avait englobés et dont elle appuyait ses prétentions, sont comparés à ceux que la nature met continuellement sous les yeux de tous les cultivateurs de la science. Un esprit de critique et de justice remplace l'engoûment ou les résistances passionnées que la doctrine avait suscitées ; et de ce travail plus ou moins difficile, plus ou moins long, plus ou moins actif, suivant le degré d'importance de la doctrine, suivant le degré de lumière répandu sur la science en général, au moment où le travail de décomposition s'opère, suivant enfin les préoccupations étrangères à la médecine qui tourmentent les esprits, résulte en définitive la constatation de l'impossibilité où les doctrines ont été jusqu'à présent de satisfaire à toutes les conditions de tous les faits médicaux ; c'est-à-dire de retenir et d'enchaîner dans l'ordre qu'elles proposaient tous les événemens matériels dont la médecine tient registre, même en tiraillant un peu la partie morale et inductive de ces événemens. Ces époques critiques, ces temps d'arrêt se rencontrent infailliblement après chacune des oscillations amenées par une doctrine ; puis le travail de décomposition une fois terminé, une impulsion, une idée nouvelle ébranle encore la science pour subir à son tour la destinée des doctrines qui ont, dans l'ordre logique du progrès de la science, dû passer avant elle.

C'est ainsi que nous voyons après Hippocrate, après les méthodistes, après Galien, après la chémiatrie, après les mécaniciens et les microscopistes, après Cullen, Brown, Barthez, Broussais, enfin, aujourd'hui même, après la production des idées italiennes et allemandes sur la polarité et l'homœopathie, le monde médical s'occuper dans toutes ses parties actives et intelligentes à examiner et à contrôler par l'observation universelle la doctrine qu'on vient de lui présenter. C'est de ce travail immense que sort, en définitive, le véritable progrès que la doctrine a fait faire à la science. Jusqu'à présent, toute doctrine qui a été soumise à ce creuset y a été consumée ; il n'en est pas une seule qui y ait résisté, et qu'on ait pu prendre après comme loi suprême de la thérapeutique; mais toutes ont résisté en partie à la décomposition qu'el-

les subissaient, parce qu'elles avaient donné une autre valeur aux faits qu'elles embrassaient. C'est là ce que l'histoire de la médecine nous montre continuellement. Le résumé de ces époques critiques serait sans contredit le tableau le plus ressemblant et le meilleur du progrès que notre science doit aux doctrines. Mais comme ce tableau serait toute autre chose que l'influence des doctrines dont je dois m'occuper exclusivement ici, je le laisse de côté, après l'avoir indiqué pour rentrer dans la partie de notre histoire qui m'est imposée.

Entre chacun des intervalles dont je viens de dire un mot, l'histoire de la science nous présente la médecine, et particulièrement la thérapeutique, dans une sorte d'excentricité bien remarquable. C'est le règne d'une doctrine. A ce moment, les forces qui meuvent la science ne se composent pas seulement d'un empirisme modéré, d'une logique sage et prudente, d'une observation patiente et délicate, forces qui semblent suffisantes pour conduire à bien les travaux les plus difficiles d'une époque critique; la doctrine qui vient de naître y ajoute l'impulsion plus ou moins puissante qu'elle est capable de communiquer aux esprits; et de là la déviation plus ou moins grande de la ligne jusqu'alors suivie. Une doctrine nouvelle n'est pas plus tôt émise que la médecine contemporaine s'en empare, et, l'adoptant avec enthousiasme, la pousse jusque dans ses dernières limites. Ainsi ont été reçus la coction et les jours décrétoires d'Hippocrate, le strictum, le laxum, le mixtum des méthodistes, les élémens et les humeurs de Galien, les altérations du mouvement des liquides, ou les déformations moléculaires des physiciens, la putrescence des chimistes, le spasme de Cullen, l'atonie de Brown, la doctrine élémentaire de Barthez, le physiologisme de Broussais, les diathèses et les contre-stimulans de la doctrine italienne.

L'émotion puissante, communiquée à toutes les parties de la science, se fait sentir bientôt jusque dans tous les actes de la thérapeutique; la foi des travailleurs, engourdie dans l'observation critique qui avait présidé au travail de décomposition de la doctrine auparavant régnante, s'est ranimée. Tout plie devant l'autorité qui vient de se révéler. Tout, excepté certains faits dans leur partie matérielle; et ces faits, qui ne tardent pas à se multiplier, amènent enfin la réaction dans laquelle la doctrine succombera : réaction inévitable, à laquelle aucune doctrine n'a jusqu'à présent survécu.

Et en effet, elles n'y pouvaient pas survivre, comme il est facile de s'e convaincre, pour peu qu'on les examine de près. Elles portent toutes avec elles le germe et la raison suffisante de leur destruction. Il tient à leur nature; car il n'y en a pas une qui n'ait été un fait particulier qu'on a généralisé.

Ouvrez, pour vous en convaincre, les annales de notre science, et remontez à la source des doctrines principales qui en forment l'histoire philosophique, et qu'y trouvez-vous? Toujours et partout, une observation de détail dont on a voulu faire la loi générale de toutes les observations.

Dans la pratique, il y a une foule de faits qui se ressemblent par leur partie matérielle. A l'aide de cette ressemblance, on les réunit, sans tenir compte de leur incompatibilité d'un autre ordre, et on en forme ainsi la base d'une doctrine. Il n'y a pas de doctrine qui n'ait été établie sur des fondations ainsi disposées; mais à force de vouloir étendre le règne de la doctrine, on ne tarde pas à se trouver en présence d'autres faits, dont la partie matérielle reste inaccessible à l'idée jusque-là toujours heureuse. Alors, la doctrine, forcée de rétrograder, perd sa valeur d'emprunt, et ne reste plus dans la science que comme elle y doit rester, c'est-à-dire dans les limites de l'utilité réelle qu'elle y peut avoir. Elle n'y forme plus qu'une infiniment petite partie de ce grand tout qu'un instant elle semblait devoir envahir en entier.

Mais ce n'est pas seulement à ce petit progrès que se borne son influence sur la thérapeutique, vue dans son ensemble. Par l'impulsion qu'elle a donnée, elle a amené des travaux de toute espèce; elle a présenté les choses sous un point de vue qu'on n'avait pas encore soupçonné; il a fallu vérifier la réalité des objets qu'on croyait avoir devant les yeux; il a fallu invoquer tous les faits pour les mettre en contact avec la doctrine; grâce au jour inconnu qu'elle répand sur certaines parties de la science, on a pu saisir certains points jusque là inaperçus, et la doctrine, quelle que fût, en définitive, sa valeur philosophique, n'en a pas moins laissé, en disparaissant elle-même, les acquisitions qu'on avait faites par les moyens qu'elle avait donnés. Ces faits, bien acquis, ramenés à leurs limites naturelles et raisonnables par le travail critique dans lequel la doctrine a été renversée, restent néanmoins dans la thérapeutique comme preuves de l'influence de la doctrine.

N'est-ce pas ainsi en effet que s'est composé le trésor de thérapeutique dont nous pouvons disposer chaque jour? N'est-ce pas à la doctrine du stric-

tum et du laxum, complétée d'ailleurs en ce point par les théories vitalistes, que nous devons nos meilleurs relâchans, nos émolliens, nos astringens? N'est-ce pas aux opinions de Galien et des humoristes de différentes formes que nous devons la plupart des purgatifs, des émétiques? Ne devons-nous pas aux chimistes un grand nombre d'agens minéraux, les préparations de fer, d'antimoine, d'arsénic, de mercure, d'or, que nous employons journellement? N'est-ce pas à eux que nous devons la connaissance et l'appréciation des contre-poisons, la possibilité de modifier d'une certaine façon la plupart de nos excrétions, d'arrêter certaines décompositions des matières animales? Quant aux vitalistes de l'école d'Hippocrate, quelle sorte d'obligation la science ne leur a-t-elle pas, et quelles obligations n'a-t-elle pas particulièrement à chacun d'eux? aux disciples de Cullen, pour l'étude philosophique qu'ils ont faite des agens thérapeutiques dans leurs rapports avec les fonctions physiologiques? aux disciples de Brown, pour les connaissances précises qu'ils ont laissées sur l'usage et l'abus des toniques? de Barthez, pour ses analyses des indications thérapeutiques poursuivies jusque dans les élémens les plus fugaces des maladies? à Broussais, pour les acquisitions qu'il a faites sur les irritations des viscères, sur le rôle de l'inflammation, sur la richesse inépuisable du régime antiphlogistique? à la doctrine italienne enfin, pour la hardiesse avec laquelle elle a appris à donner certains contre-stimulans, dont l'action, aujourd'hui, ne peut plus être révoquée en doute.

Je ne finirais pas, si je voulais reprendre un à un tous les bienfaits que les doctrines ont accumulés indirectement sur la thérapeutique. Les volumes qu'on pourrait amasser sur ce sujet prouveraient facilement que si les doctrines n'ont pas pour fonction de rester en nature dans la science, telle qu'elle doit être définitivement constituée, elles ont au moins pour effet incontestable d'exciter chacune un travail immense qui réunit tous les faits introduits dans la science, les présente sur une face encore peu connue, et va même en chercher auxquels on n'avait pas encore songé, pour les traîner au jour dont la doctrine éclaire la partie de la science à laquelle elle se prend et là les apprécier et les classer. Les doctrines ont donc cette influence immense, qu'elles forcent incessamment le monde médical à un nouveau travail. Aux esprits philosophiques, elles offrent des principes à examiner, des raisonnements à juger, des méthodes à vérifier; aux observateurs, elles présentent

un monde nouveau à explorer, des filons jusqu'alors inconnus à suivre dans la mine infinie des expériences. C'est à elles que nous devons, pour la plus grande partie, et nos procédés thérapeutiques les plus assurés, et nos richesses de matière médicale les plus positives.

Quand elles n'auraient que cette influence, elles seraient bien dignes de de toute notre attention, et leurs bienfaits mériteraient toute notre reconnaissance. Mais elles agissent encore d'une autre manière sur la thérapeutique, et, sous ce second rapport, leur influence, que nous allons examiner rapidement, n'est pas moins digne de nous occuper.

Une doctrine ne doit pas être considérée toute seule, et en faisant abstraction des antécédens et de ce qui suit. Toutes ces généralisations de faits particuliers ont été amenées par degré, non seulement au moyen du progrès des méthodes et des sciences parallèles, mais encore au moyen du progrès qu'elles devaient déjà aux généralisations qui les avaient précédées. Les doctrines ont donc encore sur la thérapeutique cette grande influence qu'elles représentent toutes, une certaine somme de progrès faits sur la doctrine antérieure, et qu'elles préparent une doctrine d'une généralisation plus vraie et plus avancée. Cette loi n'est pas absolue pour toutes les doctrines quand on les compare minutieusement les unes avec les autres; mais elle est généralement très-saisissable et très-frappante; si on se reporte un instant par la pensée sur l'histoire chronologique des doctrines, on verra presque en tous temps et partout qu'une doctrine meilleure et capable de comprendre un plus grand nombre de faits ou bien de saisir les faits par de meilleurs rapports, a succédé à une doctrine moins satisfaisante.

Il y a à cette règle des exceptions parce que la véritable raison de toute doctrine motivée, l'amélioration de la science, n'a pas été uniquement la cause déterminante de toutes les généralisations proposées; mais ces cas forment heureusement une exception rare, et nous pouvons en examinant les choses d'une vue générale, comme nous le faisons ici, les laisser de côté. Alors la thérapeutique se montre à nous telle qu'elle est en effet; un magnifique amas de débris bien connus qui, placés progressivement dans une position meilleure, ont gagné plus de prix à mesure que le travail d'édification a fait des progrès, quoique les plans pour lesquels ces matériaux ont été rassemblés se soient effacés, et qu'aujourd'hui même encore nous n'ayons pas

sous les yeux l'édifice tel qu'il devrait être; et l'influence des principales doctrines sur la thérapeutique, presque absolue et sans limites quand il s'agit de la médecine contemporaine, se réduit, quand on embrasse du regard toute la thérapeutique historique, aux faits dont elles ont exigé l'examen et la discussion, mais aux faits interprêtés comme j'ai taché de faire voir qu'ils doivent l'être, au commencement de ce travail.

Imprimerie de Belin et Ce, rue Sainte-Anne, 55.